

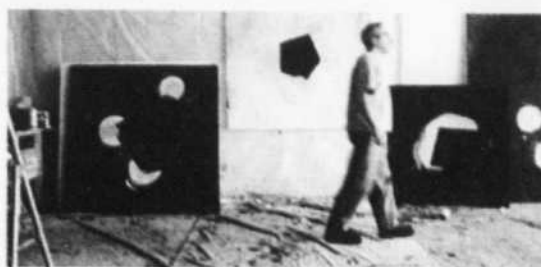
ROMAN

Jean-Christophe Rufin  
Redécouvrir le Brésil  
Page D 7



DE VISU

Les ateliers s'exposent  
Page D 11



LE DEVOIR

# LIVRES

CAHIER  
D

## Un opéra

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



OLIVIER BESSON

Festival interculturel  
du conte

Une nuit  
avec  
Schéhérazade

Schéhérazaïde l'a compris, elle qui inventa les contes des mille et une nuits pour dissuader, en le divertissant, le roi perse Shahriyar de son projet de la décapiter, au petit matin. Plus sûrement qu'un charmeur de serpents, le conteur jouit d'une supériorité totale sur celui qui l'écoute. Et à l'occasion du Festival interculturel du conte, qui se tient à Montréal du 19 au 28 octobre, les occasions seront nombreuses de se laisser ensorceler.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

À ces histoires surgies des temps immémoriaux, personne ne peut résister. Pas même le soleil, dont on dit qu'il s'arrêta trois jours devant les fenêtres du palais de Hachachi-le-menteur pour écouter le combat du jeune marié contre le roi des lions.

Les contes sont le ferment de la culture. Ils ne changent pas la vie, mais ils « l'aident à éclore ». Ils dorment « au fond de nous comme les trésors d'une caverne prodigieuse », écrit, à leur sujet, Henri Gougaud, conteur émérite qui a écrit des contes du monde entier et qui est également président d'honneur du Festival de Montréal. Durant 30 ans, M. Gougaud a épluché ses conversations menées de par le monde et les rapports d'ethnologues, dans les bibliothèques, pour extraire la matière première des contes de son répertoire.

En ressortent des histoires sages et des histoires drôles, des histoires folles, géniales ou empreintes d'une douce leçon. C'est le cas par exemple de cette histoire perse des savants et du lion, recensée dans les magnifiques *Contes d'Asie*, parus au Seuil,

VOIR PAGE D 2:  
SCHÉHÉRAZADE

## à Tbilissi Elena Botchorichvili

Pour eux, Dieu était communiste. Mieux, Dieu était le Parti communiste. Puis, tout s'est effondré...

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Dans son dernier roman, *Opéra*, une plaquette publiée aux Allusifs, Elena Botchorichvili se replace dans la Géorgie d'après l'effondrement de l'empire soviétique, d'après Gorbatchev et la pérestroïka, la Géorgie du capitalisme sauvage et du chaos, où ne reste aux personnages de cette petite satire absurde qu'est *Opéra* que l'humour précieux d'un peuple opprimé depuis longtemps. C'est une fable déroutante, à la fois désopilante et tragique, où les funérailles et les mariages se déroulent dans la même ambiance théâtrale, avec la guerre civile et les vestiges du régime soviétique en toile de fond. Une fable écrite par une Québécoise d'adoption, à la fois belle et fascinante, qui n'a rien perdu des qualités de son peuple d'origine.

— Bonjour, « batono » Dieu!, dit un mort. [Batono veut dire monsieur en géorgien.]

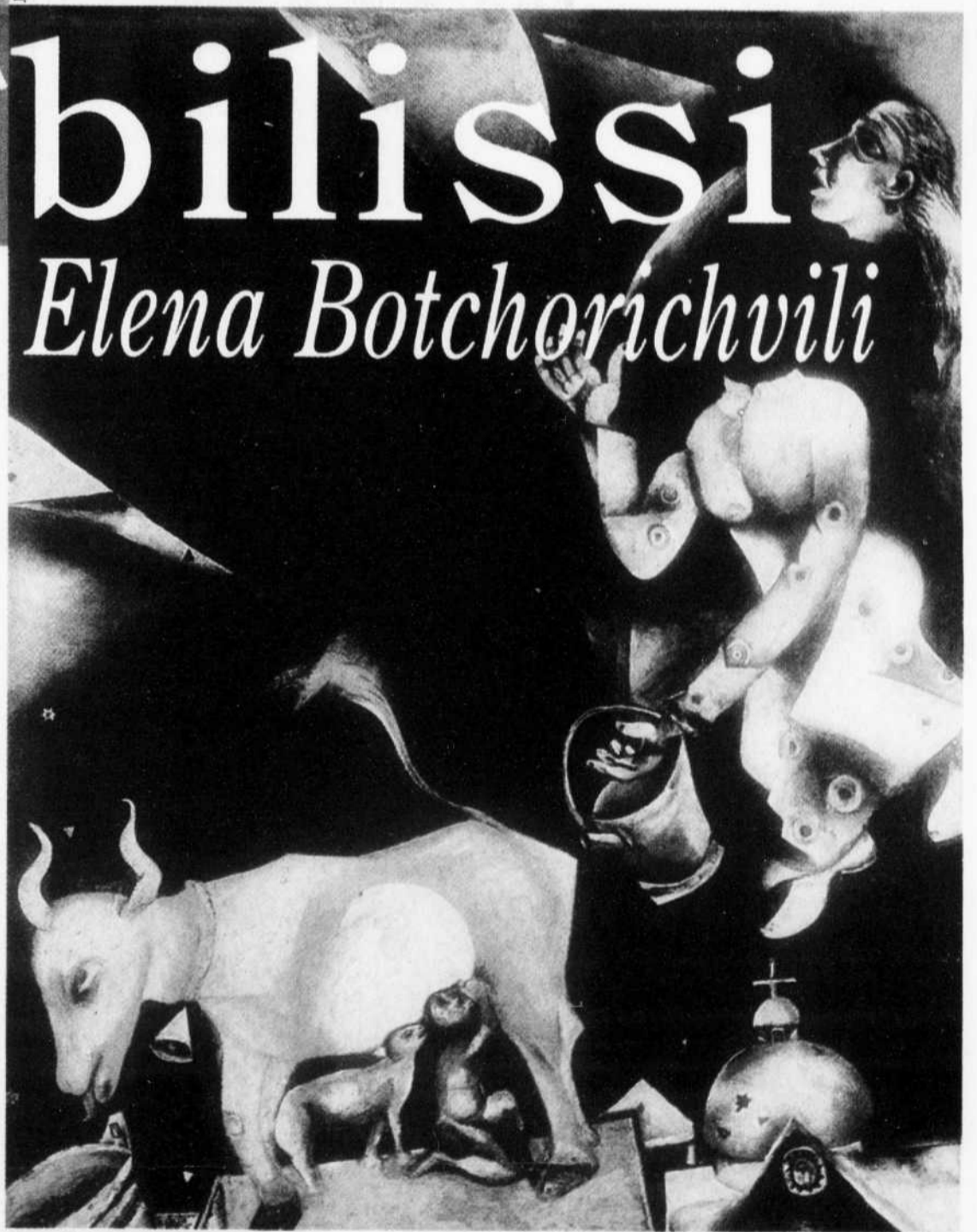
— Je ne suis pas Dieu, mais un fonctionnaire du Service n° 3.

— Je le savais bien que le Jugement dernier se tiendrait en géorgien!

— Quel jugement? De quoi parlez-vous? On vous a pourtant tout expliqué au Service n° 2. Tous les membres du Comité extraordinaire parlent les langues en usage dans la zone de conflit armé. (Opéra, p. 43)

À neuf ans, alors qu'elle habitait à Tbilissi, capitale de la Géorgie, Elena Botchorichvili faisait partie des Jeunesses communistes et portait en permanence le portrait de Lénine sur son cœur. « C'est après que j'ai découvert ce qu'il y avait derrière », dit-elle. Derrière, c'était notamment la corruption qui donnait des privilèges aux uns plutôt qu'aux autres. C'était aussi le contrôle omniprésent de l'État, qui faisait en sorte que, lorsque trois personnes parlaient ensemble, on pouvait gager que l'une d'entre elles travaillait pour

VOIR PAGE D 2: TBILISSI



Marc Chagall: À la Russie, aux ânes et aux autres, 1911

PARIS.MNAM

Les classiques d'hier, Les classiques d'aujourd'hui, Les classiques de demain.

Fernand Dumont La vigile du Québec 248 pages • 10,95 \$	Robert Charbonneau Ils posséderont la terre 176 pages • 8,95 \$	Nicole Houde Les oiseaux de Saint-John Perse 216 pages • 9,95 \$	Lise Tremblay La pêche blanche 112 pages • 6,95 \$	Yves Thénault Le ru d'houst 128 pages • 7,95 \$	Élise Turcotte L'île de la Merd 216 pages • 8,95 \$	Yves Beauchemin Du sommet d'un arbre 184 pages • 8,95 \$
---	---	--	--	---	---	--

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE  
www.livres-bq.com

# LIVRES

## SCHÉHÉRAZADE

SUITE DE LA PAGE D 1

écrits par Henri Gougaud et illustrés par Olivier Beson, ou l'on voit que les ambitions scientifiques peuvent mener à l'autodestruction. Ou encore celle, chinoise, de Lao, l'homme fou qui se croyait riche, et qu'un médecin aveuglé par sa science a méchamment convaincu de sa pauvreté...

Dans une série d'ouvrages, intitulés *L'Arbre d'amour et de sagesse*, *L'Arbre à soleils*, *L'Arbre aux trésors*, Henri Gougaud a recueilli ces contes du monde entier. De ces contes, il a établi sa propre version, après avoir entendu ou lu une histoire. Ces histoires, qu'il a écrites, ne forment qu'à peu près 10 % de son immense répertoire. Car pour lui, les contes sont d'abord faits pour être dits. Il croit à la supériorité de l'oralité sur l'écriture, car la langue parlée est bien sûr plus chaleureuse, plus vivante.

Il admet son «amitié particulière» pour les contes arabes et se rend dans le désert plusieurs fois par année pour collecter des histoires mi-dites, mi-chantées.

Dans son répertoire figurent des légendes très anciennes, certains mythes fondateurs de l'humanité, sur la création de la vie et de la mort, de quoi pardonner, le temps d'une histoire, au monde son imperfection. Légendes amérindiennes, arabes, d'Afrique noire, d'Océanie, d'Europe, ou encore de la Grèce antique, les histoires qu'on trouve dans les livres de Gougaud ont acquis pour lui la gloire suprême que peut avoir une œuvre, c'est-à-dire l'anonymat.

Ces contes du monde entier, écrit-il, «je n'ai fait que les raviver, les ranimer, les restaurer, comme on restaure des vieux châteaux. J'ignore qui en sont les premiers auteurs. D'ailleurs qu'importe?» Dans *L'Arbre à soleils*, on lira, du Canada, des contes qui sont ici en grande partie méconnus. Celui de *La Naissance des hommes blancs*, par exemple, *La Légende du maïs*, ou encore *Winabojjo et le voyage au pays des morts*. Plus sûrement qu'un parfum, le conte nous mène à une jouissance enfantine, celle de l'émerveillement devant les mystères du monde.

Dans un ouvrage qui vient de paraître chez Planète Rebelle, intitulé *Contemporain, le conte?.. Il était une fois l'an 2000*, sous la direction de Christian-Marie Pons, des conteurs, des professeurs et des journalistes se sont interrogés sur le rôle du conte dans la société moderne, sur son urbanité, sur sa multiculturalité et sur la fonction des contes en région. Contrairement à la tradition, qui le faisait émerger

dans les campagnes, le conte surgit désormais directement du macadam, dans les cafés et les festivals.

«On redécouvre le métier de conteur — certains en font profession et peuvent en vivre; éclorent les festivals de la parole qui trouvent leur public, assez pour évoluer depuis quelques années un "renouveau du conte", lit-on dans la présentation.

Le cofondateur du dimanche du conte à Montréal, Jean-Marc Massie, développe lui aussi ces thèmes, dans *Le Petit Manifeste à l'usage du conteur contemporain*, chez le même éditeur. Dans une section intitulée «L'aliéné planétaire», l'auteur constate que «la modernité sans mémoire laissée par ce grand balayage du passé ne nous a pourtant pas donné l'autonomie tant espérée». Aussi, un retour aux racines de l'identité, à travers l'usage de la langue, est-il le bienvenu.

«Grâce à son imaginaire, le conteur va là où le marchand et le scientifique s'arrêtent; il dépasse l'horizon des faits et raconte ce que la science positive ne peut rendre intelligible», écrit-il encore, dans l'article «Le conte et le réenchantement du monde».

Ils seront nombreux donc, conteurs et conteuses, à faire appel à leur mémoire infinie dans les jours qui viennent, contant et recontant les histoires de leur choix, des histoires d'amour ou de peur, de ville ou de campagne, de début ou de fin du monde.

Ce soir, par exemple, à la Casa Obscura, à 20h, les conteuses donnent rendez-vous aux oreilles attentives. Au même moment, Henri Gougaud lui-même, à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, animera la soirée intitulée *Beaux Désirs*.

«Ce sont des contes paillardes, dit-il, des contes qui tournent autour du plaisir et du désir». Pendant ce temps, à la Maison de la culture Rivière-des-Prairies, Patrick Ewen, de France, et Taxi Conteur, de Côte d'Ivoire, offriront leurs *Contes de la mer et du feu*.

Dimanche, à la Maison Saint-Gabriel, se succéderont, sur le banc du québécois, les conteurs d'ici, Michel Faubert, François Lavallée, Jean-Marc Massie et Eric Michaud. À 21h, au Cabaret du Roy, Patrick Ewen nous entretiendra du sacré et du profane, avant de laisser la scène ouverte aux conteurs.

Et ainsi, jusqu'au 28 octobre, d'autres activités se succéderont, dans une variété de lieux de la ville. On organise même une randonnée contée au mont Saint-Hilaire, le vendredi 26 octobre, à 20h. Ailleurs, on pourra se laisser bercer de contes tziganes ou suisses, québécois ou micmacs, du Burkina Faso ou du Vietnam. De quoi donner l'envie de tendre l'oreille toute la nuit.

## TBILISSI

Elena Botchorichvili n'avait jamais écrit de fiction avant d'arriver au Québec

SUITE DE LA PAGE D 1

le KGB. C'était un régime où l'on interdisait aux gens de posséder des vidéos pour contrôler ce qu'ils regardaient, et un régime où elle-même a dû faire des études d'infirmière, en même temps que celles qu'elle poursuivait en journalisme, parce que chaque habitant de l'empire soviétique devait être formé en vue d'exercer une profession militaire.

### Capitalisme sauvage

Ses meilleurs souvenirs de ce régime datent de l'époque de Brejnev, époque où cela n'allait «ni bien ni mal», où la société était immobilisée. C'était aussi un régime qui ne connaissait pas le chômage, et qui a fait place à un capitalisme sauvage, très sauvage, tellement sauvage qu'il ne permet pas le développement d'un système de soins de santé adéquats, dit-elle.

Le communisme est né des idées de Karl Marx et d'Engels, mais il a été imposé de force à la population, conclut-elle.

Pendant 20 ans, à partir de 13 ans (!), Elena Botchorichvili a exercé la profession de journaliste en Géorgie. En cours de route, lassée de devoir constamment faire l'éloge dans ses textes du régime soviétique, elle s'est tournée vers le journalisme sportif.

Comme *Le Tiroir au papillon*, premier roman publié en 1999 chez Boréal, *Opéra* fait état de la guerre civile en Géorgie, cette période anarchique de transition où «l'un devient un nouveau riche, l'autre meurt au bord de la mer,

un autre encore dégringole dans la misère», écrit-elle.

Surréaliste et absurde, le roman met en scène un narrateur, choriste lors de funérailles, qui écrit un opéra mettant en scène des personnages défunts. On s'y promène comme dans un rêve où on circulerait sans transition d'un tableau à un autre, entre funérailles et mariages, entre amour et bureaucratie. Un roman où tout le monde porte des sous-vêtements rouges, même si on ne sait pas où va le régime.

On y parle de la pauvreté, bien sûr, mais d'une pauvreté qui prend place à un moment où change l'ensemble des valeurs d'une société. Après la chute du régime, Elena Botchorichvili se souvient des jours où on pouvait être riche le matin et pauvre le soir, selon les fluctuations de la monnaie, des jours aussi où l'on interdisait aux habitants de changer plus d'un certain nombre de devises, faisant en sorte que certaines personnes riches devenaient subitement pauvres. Cela, évidemment, c'était lorsqu'on ne jouissait pas de privilèges particuliers...

Peut-être est-ce ce choc des valeurs qui donne au texte d'*Opéra* son caractère tellement absurde qu'on a, par moments, l'impression de lire du Ionesco.

«L'homme le plus grand de Géorgie a vendu son squelette à l'Institut de médecine et a bu l'argent reçu», écrit-elle, ajoutant en entrecroisant que cette histoire est vraie. De Gorbatchev, on se demandait constamment, en blague, s'il était un espion américain, en même temps qu'on s'interrogeait sur la faculté qu'avaient les hommes de danser la lambada. Toujours cette dérision, ce glissement grotesque devant la réalité, qu'on croque avec délice. En entrevue, Elena Botchorichvili ajoute d'ailleurs que l'une des gaffes de Gorbatchev a été d'imposer la prohibition aux Russes. «Les Géorgiens

peuvent vivre sans alcool, pas les Russes», dit-elle.

### Traduits du russe

Née d'un père géorgien et d'une mère juive ukrainienne, Elena Botchorichvili écrit en russe. C'est la langue qu'elle a apprise à l'école, qu'elle écrit le mieux mais qu'elle prononce toujours avec un accent. Ces deux premiers romans ont été publiés ici, et ils ont été traduits du russe par deux traducteurs différents, Anne-Lise Birkhoff pour *Le Tiroir au papillon* et Carole Noël pour *Opéra*.

Car Elena Botchorichvili n'avait jamais écrit de fiction avant d'arriver au Québec. Son style, presque poétique, est, affirme-t-elle, celui avec lequel elle écrivait ses reportages sportifs. Venue à Montréal pour travailler, elle épouse durant les années 1990 le journaliste montréalais Richard Chartier. Depuis, toute sa famille est venue la rejoindre. Elle affirme d'ailleurs qu'elle pourrait écrire un roman sur les services d'immigration canadiens... Mais elle a plutôt comme projet immédiat de terminer un livre sur le terrorisme.

Et il arrive, malgré tout, qu'Elena Botchorichvili s'ennuie de la Géorgie. «J'ai une relation compliquée avec la Géorgie, dit-elle, une relation d'amour-haine». Lorsqu'elle l'a quittée, son pays était déchiré par la guerre civile. La vie y était dangereuse, Elena Botchorichvili n'y voyait pas d'avenir.

Mais elle parle aussi avec chaleur de la théâtralité de son peuple, pour qui des funérailles peuvent devenir une fête, un peuple drôle, aussi.

«Je crois que tous les immigrants ont ce genre de relations avec leur pays», dit-elle, ajoutant qu'on ne quitte jamais son pays de bon cœur.

Ici, c'est différent, dit-elle, on est plus nordique.

## Extrait

«Même les cafards perdent la raison. Ils se glissent jusqu'au milieu de la pièce et organisent d'interminables conciliabules qui font penser à des réunions du Parti. Pour moi, c'est un signe clair: il va y avoir un tremblement de terre. Je n'ai plus peur des secousses. Un jour,

j'ai même dansé pendant que la terre vibrait. Estaté enlève une chaussure et tape les cafards avec le talon. Puis, il attend: à qui le tour, hein?»

Elena Botchorichvili, *Opéra*, Les Allusifs, p. 10. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

24 livres au Québec  
**Renaud-Bray**  
Nos meilleures ventes  
du 10 au 16 octobre 2001

1	Pratique	LE GUIDE DE L'AUTO 2002	J. DUVAL/D. DUQUET	L'Homme	1
2	Biographie	RENE LEVESQUE, T. 3 - L'espoir et le chagrin	Pierre GODIN	Boreal	1
3	Roman Qc	PUTAIN	Nelly ARCAN	Seuil	6
4	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES, T. 2	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	3
5	Biographie	AU NOM DE OUSSAMA BEN LADEN	Roland JACQUARD	Jean Picollet	2
6	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine MILLET	Seuil	23
7	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	Spencer JOHNSON	Michel Lafon	45
8	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	Joanne K. ROWLING	Gallimard	47
9	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & CD)	Henriette MAJOR	Fides	4
10	Pratique	CARNET DE ROUTE 2001-2002	Daniel HÉRAUD	Carnet de route ?	2
11	Roman Qc	ADELAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	Marie LABERGE	Boreal	29
12	Roman	PLATEFORME	M. HOUELLEBECQ	Flammarion	4
13	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	Marie LABERGE	Boreal	45
14	Roman Qc	LE REJETON	Denis MONETTE	Logiques	6
15	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	40
16	Roman	COSMÉTIQUE DE L'ENNEMI	Amélie NÖTHOMB	Albin Michel	5
17	B.D.	YOKO TSUNO N° 23 - La parade des brumes	Roger LELOUP	Dupuis	8
18	Roman	ET MONTER LENTEMENT DANS UN IMMENSE AMOUR	Katherine PANCOL	Albin Michel	2
19	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES, T. 1	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables	54
20	Roman	VOYEZ COMME ON DANSE	Jean D'ORMESSON	Robert Laffont	5
21	Cuisine	LE VÉGÉTARISME À TEMPS PARTIEL	LAMBERT/DESALINIERS	L'Homme	3
22	Psychologie	LES HASARDS NECESSAIRES	Jean-François VÉZINA	L'Homme	2
23	Cuisine	SUSHIS FACILES	COLLECTIF	Marabout	72
24	Jeunesse	ARTEMIS FOWL	Eoin COLFER	Gallimard	2
25	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À NIGALI	G. COURTEMANCHE	Boreal	51
26	Spiritualité	LA BIBLE - Nouvelle traduction	COLLECTIF	Médiaspaul	6
27	Roman	ROUGE BRÉSIL	Jean-Christophe RUFIN	Gallimard	7
28	B.D.	GARFIELD N° 33 - Garfield a une idée géniale	Jim DAVIS	Dargaud	4
29	Fantastique	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1	Joanne K. ROWLING	Gallimard	98
30	Biographie	L'ATTENTAT	Michel AUGER	Trait d'Union	7
31	Roman Qc	LE CHÂTEAU	Georges-H. GERMAIN	Art global	8
32	Roman	EN AVANT COMME AVANT !	Michel FOLCO	Seuil	21
33	B.D.	ALBUM SPIROU N° 260	COLLECTIF	Dupuis	5
34	Jeunesse	HISTOIRES À CROQUER AVANT D'ALLER SE COUCHER	COLLECTIF	Hamma	157
35	Cuisine	MA ROUTE DES SAVEURS AU QUÉBEC	Daniel VÉZINA	Daniel Vézina	6
36	Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE	Serge MONGEAU	Écosociété	183
37	Pratique	GUIDE DES VIDÉOS ET DVD, éd. 2002	COLLECTIF	Fides	2
38	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC	SICARD/LAMOUREUX	Marabout	15
39	Maternité	GUIDE PRATIQUE DE LA FEMME ENCEINTE	Marie-C. DELAHAYE	Marabout	72
40	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart TOLLE	Ariane	56
41	Astrologie	ASTROLOGIE 2002	Andrée D'AMOUR	L'Homme	3
42	B.D.	ASTERIX ET LATRAVIATA	Albert UDERZO	Albert René	32
43	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	Gill HALE	Manise	130
44	Cuisine Qc	BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE	BRETON/EMOND	Flammarion Qc	11
45	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	175

♥ Coup de cœur RB    1<sup>er</sup> semaine sur notre liste N.B.    Hors prescrits et scolaires    Nombre de semaines depuis parution

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

**SCABRINI MEDIA**  
Bien au-delà de la simple impression  
et  
**AGMV Marquis IMPRIMEUR INC.**  
La passion du livre québécois  
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

Des livres pour savoir

**L'industrie de la mort**  
177 p. 12,95 \$

Sébastien ST-ONGE

UN LIVRE CHOC SUR UN SUJET TABOU

Qui sont ceux qui dirigent cette grande industrie ?

À qui profite-t-elle ?

Qu'en est-il du rituel qui nous accompagne vers l'au-delà ?

**Éditions Nota bene**

**Olivieri**  
librairie • bistro

UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél. : 514-739-3639  
Fax : 514-739-3630  
service@librairieolivieri.com

**Michel-Ernest Clément** Triptyque

www.generation.net/triptyque  
Tél. : (514) 597-1666

**Sainte-Fumée**  
roman, 359 p., 23 \$

Ce roman reconstitue à merveille l'essor de la modernité d'après-guerre qui change les modèles que l'on croyait immuables et qu'entretenait l'Église qui regardait sur les esprits, les foyers et les maisons d'enseignement.

**La librairie Hermès Inc.**  
a de grosses difficultés, Élisabeth aussi.

- Vous aimez cette librairie depuis longtemps ou depuis peu.
- Vous y avez rencontré des auteurs, des auteurs.
- Vous y avez passé de bons moments.
- Ses libraires vous ont, je le crois, je le sais, donné le meilleur d'elles-mêmes, d'eux-mêmes depuis 25 ans.
- À partir d'aujourd'hui le 20 octobre 2001, 300 «actions» de 100 \$ chacune seront mises en vente pour renflouer la trésorerie de la librairie.
- Élisabeth est capable de se débrouiller, mais la librairie a besoin de vous fort vite.

**LIBRAIRIE HERMÈS** 1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél. : 274-3669 téléc. : 274-3660

**Alberto Manguel**  
**STEVENSON SOUS LES PALMIERS**

« Manguel donne à lire une fable intrigante et savoureuse, menée avec tout le talent de conteur qu'on lui connaît. »  
Benny Vignault, *Le Soleil*

« Un éloge de plus pour Manguel. »  
Hélène Smard, *Le Libraire*

Venez rencontrer **ALBERTO MANGUEL**  
Mercredi 24 octobre 2001 de 19 h à 21 h  
**Librairie Indigo**, Place Montréal Trust  
1500, avenue McGill College, Montréal

**ACTES SUD/LEMÉAC**  
téléphone : (514) 524-5558 / courriel : lemeac@lemeac.com

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Tu seras écrivain

BENNY VIGNEAULT

L'écriture d'un roman ou, dans une perspective plus large, l'écriture comprise comme pratique, comme métier, n'est pas à la portée de tout le monde. S'improvise-t-on spontanément violoniste, équilibriste, voire programmeur analyste sous prétexte de se voir comme un «créateur»? Certains comédiens, hommes de théâtre, médecins, avocats, enseignants ou fonctionnaires à la retraite, par exemple, s'y sont parfois adonnés avec des résultats désoleants. Il est vrai qu'à ce titre, les chanteurs rock-microbrasseurs ne sont pas les seuls à s'y être cassés les dents. Ne devient pas écrivain qui veut... C'est ce qu'apprendra à ses dépens, et après de multiples péripiéties, le personnage principal du premier roman de Fabien Ménard, intitulé *Le Grand Roman de Flemmar*.

Alors qu'il déambule dans la rue, suivant l'idée selon laquelle, à ses dires, «la promenade solitaire est un point entre l'homme et son destin», Flemmar Lheureux surprend une querelle de ménage à l'étage supérieure d'un triplex. Personnage médiocre et sans envergure, myope et malingre, Flemmar attrape au vol l'une des pièces de la vaisselle jetée par la fenêtre par la femme en furie. La réception de cette tasse en porcelaine, sur laquelle se profile le château de Vincennes — qu'il associe instantanément à Diderot et à Rousseau —, deviendra une révélation: il sera écrivain.

Professeur de littérature par procuration, reconnu moins pour ses connaissances littéraires que pour son manque navrant d'enthousiasme, faute de mieux, Flemmar voit dans cette nouvelle vocation sa planche de salut. Suffit-il de se proclamer écrivain? Tout le travail reste à faire... Dès lors, contre vents et marées, le pauvre homme consacrera sa vie à la mission qui lui a été par là assignée. A travers la quête de Flemmar, Fabien Ménard prend un malin plaisir à tourner en dérision tous les clichés qui ont trop souvent cours lorsqu'il est question d'écriture: s'inspirer de la lecture des grands maîtres, se tourner du côté du style et de l'originalité, écrire dans la souffrance ou sous les contraintes réconfortantes de la maladie. Flemmar passera donc

par toutes ces phases, sans pour autant écrire une seule ligne.

Avec ce premier roman, visible-ment, Ménard ne se prend pas au sérieux. Choissant le registre de l'humour et de l'autodérision — «sa mésaventure [celle de Flemmar] se mesurait à l'aune de sa polysémie et, par conséquent, s'apparentait à une œuvre littéraire» —, l'écrivain donne à lire un roman burlesque dont les personnages sont brossés à gros traits et où les événements sont plus cocasses les uns que les autres. Tout occupé qu'il est à «travailler à son roman», Flemmar sera victime d'une série de disparitions mystérieuses, verra se retourner contre lui ses étudiants, sa directrice de département Maria Miloseva, voire toute la ville, pour lesquels il deviendra, par force médiocrité, le symbole même de l'incompétence.

En fait, l'ensemble pourrait se présenter comme le pire cauchemar d'un professeur de littérature. Et à cet égard, Ménard parle en connaissance de cause puisqu'il s'exprime de l'intérieur, étant lui-même enseignant dans un collège montréalais. En bout de course, le personnage procédera à une sorte d'examen de conscience et se remettra en question: «Si tu n'avais pas écrit, Flemmar Lheureux, c'est que tu n'avais que de mauvaises raisons de t'écrire. Chaque fois qu'un homme se ment à lui-même, c'est son humanité qui est en péril.» Que serait-il devenu s'il n'avait pas attrapé ladite tasse «maléfique»? Il finira libraire...

S'il faut reconnaître à ce premier roman de Fabien Ménard certaines qualités (une écriture classique, une légèreté amusante dans le propos ou encore la pertinence de la critique formulée envers les enseignants qui ont perdu ou qui n'ont jamais vraiment eu du plaisir à faire leur travail), il faut surtout dire que *Le Grand Roman de Flemmar* se situe dans la catégorie des romans de divertissement gentils et sympathiques. Que reste-t-il après la lecture? Peu de chose... du moins pas suffisamment pour faire de ce livre la découverte de la saison.

## LE GRAND ROMAN

## DE FLEMMAR

Fabien Ménard  
Québec Amérique  
Montréal, 2001, 180 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Une Abitibi en cours d'écriture

Cinq ans après ce grand roman qu'était *L'Écrivain public* (L'Instant même, 1996), voici *La Désertion*, deuxième volet d'une vaste chronique abitibienne qui doit en compter neuf au total. Aussi magnifiquement écrit, aussi labyrinthique que le précédent, il explore lui aussi, sans ambitionner de les résoudre, les questions fondamentales, les seules, peut-être, qui vaillent d'être posées: d'où vient-on? qui est-on? Et éventuellement, où va-t-on?

Michelle-Anne Hanse, le personnage principal de *La Désertion*, est la jeune sœur du Jérémie de *L'Écrivain public*. Guère plus philosophe que lui, moins cultivée, elle va se pencher sur ses propres origines, son identité et sa destinée avec ses modestes moyens — mais secondée, il est vrai, par un narrateur brillant — sans plan préconçu, y allant au gré de sa mémoire ou des caprices de son imagination.

Après avoir reconnu d'entrée de jeu que «toute tentative de biographie semblait vaine», qu'«une stricte chronologie, l'ordre du temps et des bonnes manières, cette transfiguration paisible du monde que chacun espère secrètement, ne pouvait s'effectuer à rebours», elle laisse les fragments de sa vie surgir dans un désordre apparent puisqu'il serait vain de faire autrement.

L'an zéro de Michelle-Anne Hanse, «celui au-delà duquel toute mémoire est impossible», comme il était dit dans l'interview de l'auteur par Caroline Montpetit dans ces pages il y a deux semaines, c'est le climat inaugural qu'elle va tenter de reconstituer, comme Jérémie avant elle. C'est d'ailleurs le thème central de la vaste entreprise romanesque de Yergeau.

Au commencement, croit-elle se rappeler dans ses plus lointains souvenirs, il n'y avait qu'un monde de sensations: celles de la chaleur et de l'humidité, des odeurs fortes de la cuisine de

chantier, qui parvenaient à un bébé emmailloté, couché dans une marmite de cuivre qu'on suspendait au plafond d'un «camp» de bûcherons, dans un coin de forêt près de Senneterre. Elle n'était qu'un petit paquet de chair dodue, si appétissante qu'il venait aux adultes l'envie de la déguster. Lui parvenaient également des sons incompréhensibles, des syllabes peut-être qui n'étaient pas encore organisées en mots.

Puis, lui reviendront, sous la forme de scènes fugitives, les souvenirs de jeux d'enfants en compagnie de ses deux frères, de bavardages avec des camarades décolorés à Val-d'Or. De sa vie d'adulte, comme pour Jérémie dans *L'Écrivain public*, des bribes seulement: le mariage, l'enterrement

biennu du mari, la vieillesse dans un petit logis en banlieue de Montréal.

C'est la petite enfance de Michelle-Anne qui reflue le plus souvent à sa mémoire, aussi entêtante que les anciennes odeurs de la cuisine du «camp». C'aurait pu être un désert affectif: elle était la plus jeune enfant, le dernier lambeau d'une famille qui avait à peine existé: la mère, chanteuse populaire, ne fut qu'un visage aux contours flous, une voix lointaine; le père, trapéziste, mort avant sa naissance, sera ressuscité sous la forme d'une poupée, car il faut bien qu'elle l'ait fréquenté si elle veut ensuite s'en détacher. Elle a cependant été choyée par des parents d'appoint qui valaient largement les premiers: un vieux cuisinier chinois, aussi sensible qu'affectueux, et une grand-mère tutélaire à la peau fripée dont l'affection rugueuse et la forte présence font penser à la fameuse grand-mère Antoinette d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire Blais.

## Le temps de grandir

Très tôt, on lui a donné le surnom affectueux de Mie, à ce pe-

tit bout de la famille: il s'agit, par hasard peut-être, de la dernière syllabe du prénom du grand frère, Jérémie, qui entre deux corvées d'écriture a tracé dans ses cahiers un portrait doucereux d'elle dans lequel elle ne se reconnaît pas.

Mie, en grandissant, est-elle devenue «la fillette des contes de fées qui craignait d'être prise en faute»? Curieuse, avide de tout découvrir, elle a voulu aller de par le monde tout en se demandant s'il ne valait pas mieux, à l'inverse, se replier sur elle-même. Ce dilemme s'est même inscrit dans le corps de Mie, tentée parfois d'engraisser, de consentir à afficher ses formes plantureuses, ou de les dissoudre à mesure qu'elles apparaissent par des privations, jusqu'à n'être plus qu'un squelette.

L'Abitibi de ce roman, c'est bien davantage qu'une région ou le lieu des origines. C'est un authentique pays où se côtoient la nature sauvage et des paysages urbains comme celui de Val-d'Or, où va vivre Mie. C'était l'époque de la ruée vers le précieux métal, dans cette ville clinquante, belle également, dont l'audace et le luxe lui paraissent autrement séduisants qu'Amos, où vit Jérémie, «une ville tricotée serrée, où les complications de la vie quotidienne venaient des rapports équivoques entre la coupole byzantine et les aspirations des sens». A Val-d'Or, il y a des camarades délu-

rées qui en connaissent déjà long sur la vie à la radio; il y a le café Radio, «où les visages des clients étaient gravés à la manière de masques antiques», haut lieu de rencontres, café bien nommé puisqu'on y écoute passionné-

ment des feuilletons radiophoniques larmoyants. C'est là, ou dans la salle de bal d'un hôtel miteux, dans «la splendeur inique où des obèses s'essoufflent à courir derrière une mélodie, où des corps bondissent en se croyant possédés», que Mie espère se détacher enfin des images lancinantes de sa forêt natale et de tout le passé qui s'y rattache.


Mais les choses ne sont pas si aisées pour Mie, qui pourrait prendre à son compte ces propos désabusés que, dans *L'Écrivain public*, Jérémie écrivait à son frère: «Il n'y a pas moyen de trouver un compromis entre cette vie ancienne, à laquelle je ne peux m'arracher, et cette autre vie qui me conduit d'aventures en rebuffades, d'échappées en maladrances.»

Plus que la destination, c'est le parcours, sinués et fragmentés, qui compte ici, et la manière admirable avec laquelle il est retracé. L'écriture de Yergeau fait découvrir une étrange beauté dans la hideur, et du grandiose parmi des faits banals. Il ne s'agit pas de réconcilier bêtement les contraires, mais d'écrire une vie et un pays en bouleversant les perspectives, en brassant le réel — le corps, les objets, les lieux — pour les voir autrement, au cas où ils offriraient des significations insoupçonnées. Oui, c'est une grande œuvre qui est en cours.

robert.chartrand5  
@sympatico.ca

## LA DÉSEPTION

Pierre Yergeau  
L'Instant même  
Québec, 2001, 201 pages



**ABLA FARHOD**

roman 20,95 \$

Le portrait d'une femme qui se livre à un examen détaillé de sa vie. Une œuvre intimiste, dense et émouvante.

**l'HEXAGONE**  
www.edhexagone.com

Libre Expression

CORA TSOUFLIDOU  
AUTOBIOGRAPHIE

332 pages, 24,95 \$

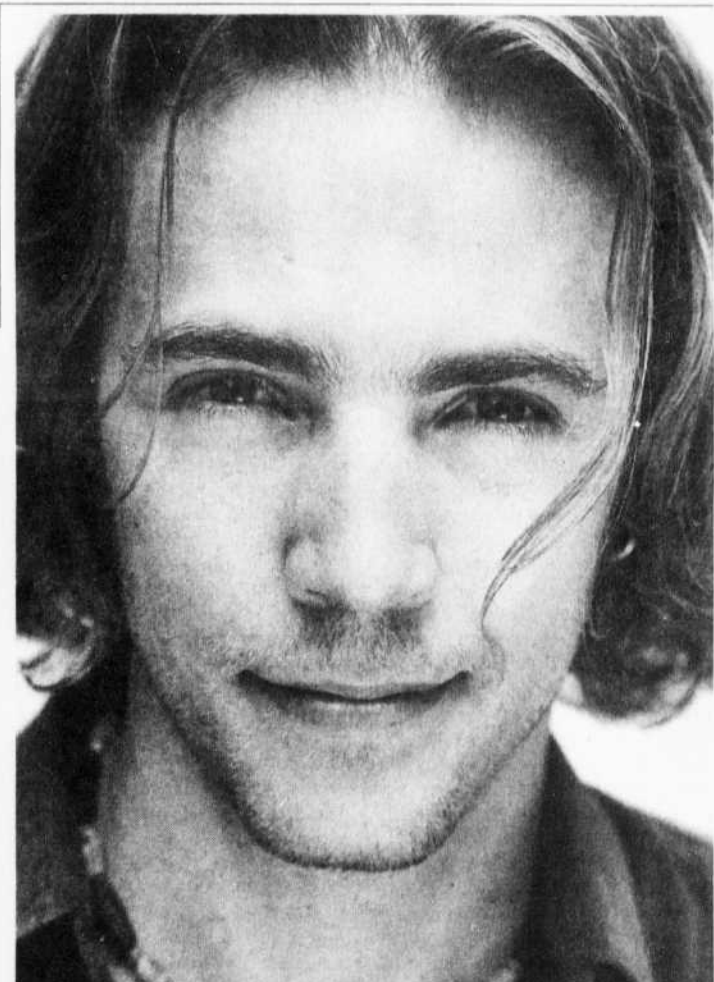
EN AVANT DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

**Déjeuner avec Cora**

**Cora**

La «self-made-woman» Cora Tsouflidou, fondatrice des restaurants «Chez Cora déjeuners» partage son expérience de femme, de mère et d'entrepreneure dans un livre inspirant et chaleureux.

**Déjeuner avec Cora** raconte un tour de vie pas ordinaire, avec des mots où éclate la passion de vivre. Inoubliable!

**GUILLAUME VIGNEAULT**

**CHERCHER LE VENT**

Le désir est un combustible dangereux.

**CHERCHER LE VENT**

Roman  
270 pages • 22,50 \$

**Boréal**  
www.editionsboreal.qc.ca

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Quelque chose comme un grand homme

RENÉ LÉVESQUE

L'ESPOIR ET LE CHAGRIN, 1976-1980

Pierre Godin  
Boréal

Montréal, 2001, 632 pages

C'est peut-être difficile à croire, mais je me souviens presque comme si c'était hier de la soirée du 15 novembre 1976. J'avais sept ans et j'écoutais, avec ma famille, la soirée des élections. Chez nous, c'était sacré. Je me souviens de la surprise, ni déçue ni réjouie, de mes parents, ainsi que du défilé de la victoire, mené par notre médecin de famille, qui avait animé les rues de mon village. Je me souviens, aussi, de ma perplexité: quelque chose se passait, mais quoi? Des trois années qui ont suivi, sur le plan politique, il ne me reste rien. J'avais, comme on ne le dit pas encore à sept ans, d'autres chats à fouetter. Comment savoir, quand on a à peine l'âge de raison, que notre gouvernement, c'est le consul américain de Québec qui le disait alors, «est le meilleur jamais formé au Québec, vraiment brillant?»



Louis Cornélius

Vingt-cinq ans plus tard, l'œuvre magistrale de Pierre Godin vient rendre justice à ce Parti québécois des belles années et à son chef. Plus qu'une simple biographie, *L'Espoir et le Chagrin* est un grand livre d'histoire politique qui redonne vie, avec un éblouissant luxe de détails et dans un style journalistique dont l'efficacité n'a d'égale que l'élégance, à l'enthousiasme du premier gouvernement péquiste.

Chez Lévesque, l'homme et le politicien se confondent. Modèle d'intégrité politique (une obsession qu'il concrétisera en 1977 avec une loi sur le financement des partis), l'homme pousse le refus de l'hypocrisie jusqu'à la désinvolture protocolaire: «*Son image publique, il s'en fiche. Il est assez autonome pour se permettre d'ignorer les remarques désobligeantes sur ses ridicules wallabies, ses costumes chiffonnés, son mégot de cigarette qui brûle pupitre et tapis ou sa mèche rebelle.*» La simplicité naturelle du personnage explique

peut-être «sa réputation, qui en fait un inconditionnel pro-Américain doublé d'un franco-sceptique endurci». La pompe parisienne, en effet, très peu pour lui, même si, sur le plan politique, il sait apprécier à sa juste valeur l'ouverture française et reconnaître l'hostilité américaine envers son gouvernement.

Honnête jusque dans les moindres détails, René Lévesque brise l'image du politicien qui se soustrait à ses propres lois. Il se fait un point d'honneur d'agir en citoyen exemplaire: «*C'est qu'il impose à son chauffeur une vitesse maximale de cent kilomètres à l'heure. Rien ne l'insulte autant que de se faire doubler par une voiture de ministre.*» À Québec, par les temps qui courent, certains semblent avoir oublié cet aspect de son héritage.

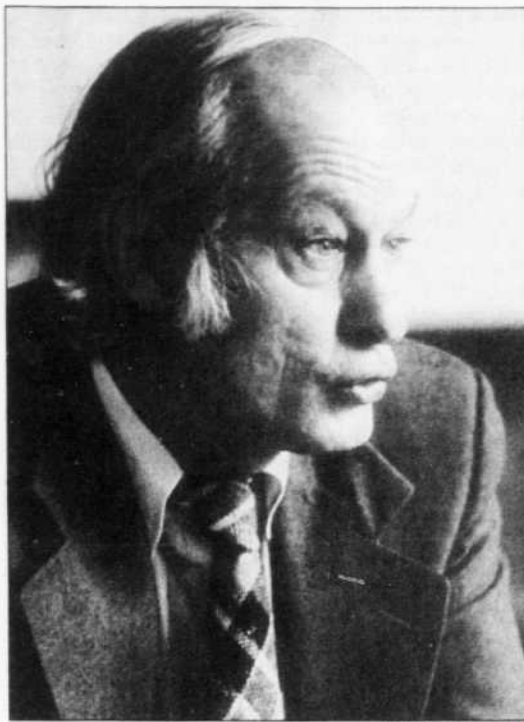
## Les belles années

Mal entouré, pourtant, et malgré toutes ses qualités, le personnage de Lévesque n'aurait pu atteindre la stature que l'histoire lui a octroyée. C'est aussi cela que vient rappeler avec force l'immense travail de Pierre Godin. L'équipe péquiste de cette époque était fringante et inspirée. À considérer la fatigue politique des péquistes actuellement au pouvoir, on a peine à imaginer la vitalité de ce parti en 1976.

On sourit, en effet, devant les portraits de Michel Clair (président de la récente commission du même nom) en «*Ti-Coq de Drummondville*» qui choquait les bourgeois de sa ville et de Jacques Brassard en «*orateur magnétique*!». Le PQ des belles années avait une véritable aile gauche avec Lazure au gouvernement et Louise Harel, «*l'impératrice de l'Est*», dans les instances du parti.

Courageux et indépendant, Lévesque ne craignait pas d'aller dire aux bonzes de Wall Street que «*ce que nous faisons au Québec, ça nous regarde. Ce n'est pas de vos affaires!*», et ses ministres ne manquaient ni de vision ni d'initiative. Il en fallait, d'ailleurs, pour imposer les grandes lois de ce gouvernement que furent la loi antibriseurs de grève (Pierre Marc Johnson), la loi 67 qui établit le nouveau régime public d'assurance automobile (Lise Payette), la loi sur le zonage agricole (Jean Garon) et comment l'oublier, l'admirable loi 101 (Camille Laurin).

Pierre Godin consacre de très belles pages à l'engagement du docteur Laurin en faveur du statut de la langue française. Malgré les réserves de Lévesque,



ARCHIVES LE DEVOIR

L'ancien premier ministre René Lévesque.

qui se résignait mal à légiférer en ce domaine, malgré l'opposition d'un Claude Ryan, alors directeur du *Devoir*, le père de la Charte de la langue française aura mené à bien cette nécessaire entreprise de libération nationale en laquelle, avec raison, il croyait tant: «*Ce thérapeute à la ténacité de paysan est venu à la politique pour libérer l'homme québécois de son identité de vaincu et de dépressif, pour le guérir de sa fatigue d'être soi, d'être un francophone parlant une langue dévaluée sur un continent massivement anglophone. Comment donner sa véritable mesure quand la langue apprise sur les genoux de votre mère ne trouve pas d'utilité quotidienne?*» Dans l'histoire du Québec, cet héritage du docteur Laurin mérite de figurer en tête de liste... et d'être défendu plus que jamais.

## La gifle de 1980

Il fallait bien, un jour, en venir à l'essentiel qui fut finalement annoncé pour le 20 mai 1980. Lévesque et les siens ne se faisaient pas d'illusions: la tâche serait ardue. Non seulement il fallait convaincre les Québécois de la nécessité et de la faisabilité de la souveraineté, il fallait en plus contrer la propagande fédérale qui avait déjà fait des siennes sur le plan diplomatique afin de nuire aux relations France-Québec et, enfin, convaincre les syndiqués de la fonction publique, échaudés par un récent conflit de travail, de distinguer le projet national de la gestion gouvernementale.

La campagne de 1980 ne fut pas une sinécure. Après un débat ministériel plutôt confus sur la question référendaire qui opposera les «purs» aux partisans de l'apaisement, les péquistes ne parviendront jamais à s'installer aux commandes de la campagne. Miné par la bourde de Lise Payette au sujet des «Yvette», aux prises avec un adversaire fédéral cynique qui, au mépris de la loi québécoise, dépensera 17 millions en propagande tapageuse visant à semer la peur et ne reculera devant aucune énormité partisans («*Inqualifiable déluge de mensonges, de menaces et de chantage*»), écrira René Lévesque dans ses mémoires, le camp du OUI, mené par un chef noble jusqu'à la fin, recevra le verdict du 20 mai avec une profonde tristesse.

Lévesque, quant à lui, ne sera plus jamais le même: «*Mais sa défaite, il la ressent comme une gifle retentissante, la pire de sa carrière. Ses proches seront unanimes: l'homme a commencé à se briser à ce moment précis. Jusqu'à sa mort, il sera rongé par son chagrin immense de n'avoir pu convaincre ses compatriotes.*» L'incident du clochard tué accidentellement en 1977 l'avait temporairement ébranlé. Le dénouement de la saga Claude Morin en 1981 l'attristait profondément. La défaite de 1980, elle, lui inflige une blessure qui, selon d'aucuns, ne guérira jamais. «*J'aime la nuit, écrit-il Lévesque, c'est à partir de minuit qu'on commence à discuter de l'existence de Dieu...*» Mais il y a des nuits politiques dont l'amertume ne s'efface pas.

Je n'apprendrai rien à personne, je l'espère, en redisant que l'œuvre de Pierre Godin sur le «*petit homme spécial venu du froid*» est une œuvre journalistique majeure et sans tache.

louiscornellier@parroinfo.net

## ÉTUDES LITTÉRAIRES

## Une stimulante relecture de la modernité littéraire québécoise

MARIE-ANDRÉE  
BEAUDET

Avec *L'Absence du maître*, qui inaugure la nouvelle collection «Socius» des Presses de l'Université de Montréal, Michel Biron signe l'un des essais littéraires les plus intéressants de ces dernières années. Un essai qui — on peut le parier — obligera les uns et les autres à se situer par rapport à l'audacieuse proposition de lecture qu'il met en place à travers l'analyse de trois œuvres québécoises majeures du XX<sup>e</sup> siècle. Des œuvres que tout, au premier abord, semble séparer, celles d'Hector de Saint-Denys Garneau, de Jacques Ferron et de Réjean Ducharme.

Avant d'en venir à l'essentiel du propos, rappelons que Michel Biron enseigne à l'Université du Québec à Montréal et qu'il est considéré dans les milieux universitaires comme l'un des lecteurs les plus avertis de la poésie et du roman québécois. Ajoutons encore que ses travaux ressortissent à la sociocritique, approche visant à retrouver la société et ses grands enjeux dans les plis et replis du texte. Dans cette même perspective, il s'est déjà intéressé à l'histoire de la littérature française de Belgique (*La Modernité belge*, 1994) et sur un mode tout autre a conçu avec

Pierre Popovic un livre-jeu fort amusant intitulé *Un livre dont vous êtes l'intellectuel* (1998).

Ces quelques précisions ne sont pas superflues puisqu'elles permettent déjà de situer l'univers de l'essayiste. Un univers composé à la fois de savoir et de défi. Car s'il y a beaucoup d'intelligence et de connaissances mises à profit dans ce livre, il y a aussi une bonne part de corde raide. Mais venons-en au fait. De quoi s'agit-il au juste? De quoi retourne cette absence de maître qui, selon Biron, caractérise l'œuvre de Garneau, Ferron et Ducharme mais pourrait également — et c'est là que réside principalement l'audace — s'appliquer à l'ensemble de la modernité littéraire québécoise, et peut-être aussi à celles des autres littératures dites mineures ou périphériques d'Amérique?

Contrairement à l'évolution des autres littératures, en particulier la littérature française, mais également celle de Belgique, la littérature québécoise moderne ne se serait pas construite selon une logique interne d'opposition esthétique et de luttes à la reconnaissance. Elle se distinguerait au contraire par l'absence de cette logique. En raison d'un manque de tradition littéraire véritable et de la faiblesse structurelle de ses institu-



ARCHIVES LE DEVOIR

Jacques Ferron

tions, l'écrivain québécois aurait été livré à une solitude accrue et conduit à adopter des stratégies littéraires inédites. Déjà Gilles Marcotte avait évoqué, dans d'autres mots et selon une perspective différente, l'écart qui selon lui séparerait, et cela depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'institution québécoise, ses pompes et ses œuvres, des textes eux-mêmes. Biron reprend l'idée et la radicalise.

Ce n'est pas tant que l'institution littéraire serait ici historiquement

hypertrophiée par rapport à la production, elle serait sans poids, sans consistance réelle aux yeux des écrivains les plus lucides et les plus doués littérairement. Cette situation paradoxale (appartenir à une littérature institutionnellement inexistante) placerait l'écrivain québécois dans un perpétuel état de commencement (ou de recommencement), puisque aucun devancier ne se pose en maître à supplanter, qu'aucune tradition ne se dresse devant lui. Aucun don des morts canadiens-français, pour reprendre la métaphore de Danielle Sallenave. L'écrivain québécois moderne ne serait l'héritier de personne. De génération en génération, et de façon plus marquée depuis les années 1930, il se serait retrouvé placé dans la position de celui qui doit non seulement tracer son chemin mais littéralement inventer le chemin sur lequel s'avancer.

## Faible hiérarchie

Pour décrire et nommer cette spécificité de la littérature québécoise, Michel Biron a recours aux concepts de «*communias*» et de «*linarité*», concepts définis par l'anthropologue anglais Victor W. Turner (*Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990) pour décrire des groupes ou des communautés dépourvus de struc-

ture hiérarchique forte. Pour Biron, cette hypothèse émerge clairement des trois œuvres à l'étude: «*La société du texte est toujours chez eux (Garneau, Ferron et Ducharme) une communauté, un espace de communication soumis à la loi de l'amitié ou de la connivence — ou ce qui revient au même, à l'absence de communication qui correspond à l'absence de société, à un désert, à une irréparable solitude.*»

En bonne méthode sociocritique, Michel Biron fait reposer l'essentiel de sa démonstration sur l'analyse interne des œuvres. C'est là, à mon avis, dans l'évident plaisir du texte, pour reprendre l'expression de Barthes, et grâce à sa grande maîtrise de l'écriture que l'essayiste se fait le plus convaincant, qu'il donne à entendre la voix la plus assurée et la plus juste. On retiendra entre autres les pages lumineuses qu'il consacre aux poèmes de la section «*Esquisses en plein air*», les propos éclairants que lui inspire l'art du conte chez Ferron.

Si l'analyse permet de mettre en lumière de nombreux motifs de linarité chez les trois auteurs — à travers notamment l'adoption de genres mineurs ou de pratiques génériques hybrides, la préférence marquée pour les personnages de marginaux, la méfiance à l'égard de toute gratuité formelle,

le refus du statut d'écrivain, etc. —, elle parvient en revanche plus difficilement à faire la preuve que ces pratiques sont le fait d'écrivains sans maître et le résultat d'une littérature socialement inexistante. La démonstration paraît là un peu forcée, le passage entre la «*société du texte*» et la société réelle trop rapide, trop peu fondé. Il aurait fallu pour y parvenir emprunter d'autres outils (ceux de la sociologie et de l'histoire) et adopter une approche plus large et plus ouverte à la complexité des phénomènes sociaux (entre autres tenir compte des liens à la France et de la tension créatrice entre cette grande référence et l'expérience culturelle américaine, etc.).

Mais il demeure que la proposition de lecture de Michel Biron, dans son audace même, a le mérite d'ouvrir de nouvelles et très stimulantes pistes de réflexion (et de recherche) sur la spécificité de la littérature québécoise et sur les liens qui unissent celle-ci depuis toujours d'étrange façon à ce pays incertain dont elle est issue.

## L'ABSENCE DU MAÎTRE

SAINT-DENYS GARNEAU,  
FERRON, DUCHARMEMichel Biron  
Presses de l'Université de Montréal, collection «Socius»  
Montréal, 2000, 320 pages

Marie-Andrée Beaudet enseigne à l'Université Laval et est cosignataire de *La Vie littéraire au Québec*, dont le tome V (1895-1918) est en cours de préparation et paraîtra comme les précédents volumes aux Presses de l'Université Laval.

## ROSA LUXEMBURG, FEMME REBELLE

Au-delà de la figure romantique de femme révolutionnaire qu'elle représente dans l'imaginaire populaire, Rosa Luxemburg incarne une vision du socialisme, résolument anti-autoritaire, qui nous interpelle encore aujourd'hui. À l'heure où plusieurs mouvements dispersés semblent «spontanément» se rejoindre dans la lutte contre la mondialisation, l'œuvre de cette grande théoricienne de la spontanéité révolutionnaire paraît d'autant plus actuelle.

Invités:

Caroline Desy  
chercheuse au CELAT (Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions)Diane Lamoureux  
professeure de sciences politiques,  
Université LavalJacques Mascotto  
professeur de sociologie, UQAMJean-Marc Pottier  
professeur de philosophie, UQAMChasseurs  
d'idées

Réalisation: Simon Girard

Télé-Québec

Dimanche 14 h et 23 h 27  
mardi 15 hCette émission est enregistrée  
Olivieri

librairie • bistro

Tél.: 514 739-3639

Diffusée sur Internet,  
pour plus de détails, consultez notre site:  
telequebec.tv

## l'état du monde 2002

Pour comprendre le  
monde d'aujourd'hui

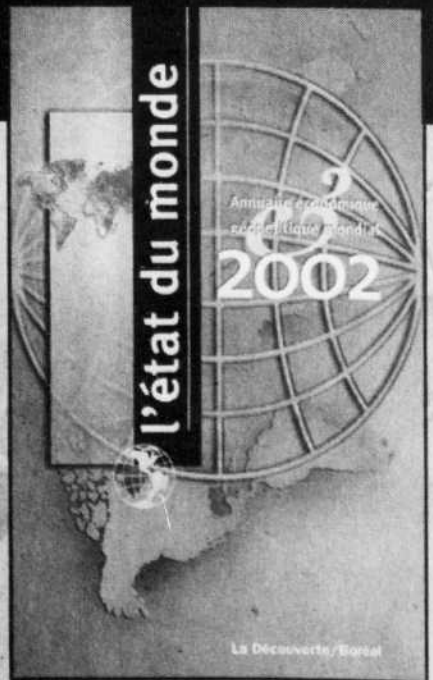
- Le seul annuaire économique et géopolitique mondial au contenu entièrement renouvelé
- Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
- Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
- Les enjeux politiques et économiques à l'aube du 3<sup>e</sup> millénaire

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

en collaboration avec  
LE DEVOIR

672 pages • 27,95 \$



Une nouvelle collection!  
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

LILI GULLIVER  
DIANE BOISSONNEAULTÉCRIRE  
AMOURS,  
DÉLICES  
ET  
ORGASMES

## Au cœur des pouvoirs



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne  
Le Devoir

Comme un fruit mûr, la nouvelle est tombée sur les fils de presse et a été aussitôt relayée sur la scène de la littérature mondiale: cette année, le prix Nobel de littérature est remis à Vidiadhar Surajprasad Naipaul. Plusieurs n'y croyaient plus, même si, depuis son nombre d'années, la rumeur voulait que le nom de l'écrivain né à la Trinité fût régulièrement prononcé au cours des délibérations des membres de l'Académie suédoise, responsable de l'attribution du prix depuis sa création, il y a 100 ans.

Le fait qu'il soit un écrivain originaire du Tiers-Monde n'était pas un problème. Pour qui connaît la propension de l'Académie à faire intervenir, tout en protestant du contraire, des motifs politiques dans ses choix, le pedigree de Naipaul était même plutôt un atout.

Qu'on en juge un peu. Né de parents indiens ayant émigré dans le Nouveau Monde, dans ce qu'on appelait jadis les Indes occidentales, établi en Angleterre depuis un demi-siècle, anobli par la reine en 1990, écrivant en anglais une œuvre qui serait un jour susceptible, confiait l'étudiant boursier d'Oxford dans une lettre à son père, «de rivaliser avec les Anglais sur le terrain de leur propre langue», Naipaul, en qui la critique a parfois vu un héritier de Conrad, était nobélisable, assurément. Pourtant, jusqu'à il y a dix jours, sa candidature avait toujours été rejetée. Pourquoi?

D'abord, l'ours vit dans la campagne anglaise, où il cultive une misanthropie qui n'empêche ni les voyages ni le cosmopolitisme, comme le montre son œuvre. Mais il y a pire: l'homme n'est pas tendre envers les petits camarades. Dans un article paru dans la *Literary Review*, il a ainsi ironisé sur un fleuron de la littérature anglaise du XX<sup>e</sup> siècle, Edward Morgan Forster, dont le fameux *A Passage to India* montre surtout que l'auteur «ne connaissait de l'Inde que les garçons jardiniers qu'il s'efforçait de séduire». Joyce n'est guère mieux traité, dont l'*Ulysse* révèle qu'il «était en train de devenir aveugle, or je suis incapable de comprendre l'œuvre d'un écrivain aveugle».

Obnubilé par son univers, il est normal qu'un écrivain se montre injuste, feront valoir les conciliants. Ne pourrait-il au moins ménager les siens, qui ont grand besoin d'être défendus? Que dit Naipaul sur ce point? Il traite les pays du Tiers-Monde de «demi-sociétés», car il n'oublie pas le cri du cœur du jeune homme: «Je mourrai si je dois passer le reste de mes jours à la Trinité».

Ambition. Jalousie. Le monde littéraire résonne du bruit de telles fureurs; il n'y a pas de quoi vous refuser le Nobel. Il y avait plus gênant.

### Islam honni

En 1981, Naipaul publiait *Among the Believers. An Islamic Journey* (*Crépuscule sur l'islam*, traduit par Natalie Zimmermann et Lorris Murail, Albin Michel), fruit d'un long voyage en Indonésie, en Iran, au Pakistan et en Malaysia. Il

écrit: «L'islam sanctifie la colère, une colère liée à la foi, une colère politique, l'une et l'autre semblables. Et plus d'une fois au cours de mon périple, j'ai croisé des hommes pourvus de sensibilité, pourtant capables d'envisager de grandes tourmentes.»

En 1998, Naipaul publie *Beyond Belief. Islamic Excursions Among the Converted People* (traduit la même année chez Plon par Philippe Delamare sous le titre: *Incroyables croyants. Jusqu'au bout de la foi*). «Aucun autre impérialisme, écrit Naipaul, n'est sans doute comparable à celui de l'islam et des Arabes.» Et il ajoute que «la barbarie en Inde est très puissante en raison de sa dimension religieuse».

Le testament d'Alfred Nobel l'affirmait sans détours en 1895: les œuvres littéraires couronnées par le prix auquel il donnait son nom devaient faire preuve de qualités morales susceptibles de contribuer au progrès de l'humanité. L'histoire du prix a montré qu'on a fait plusieurs entorses à cette règle, et c'est heureux. Mais qui sait si les considérations politiques que l'Académie se voit souvent reprocher de faire intervenir dans l'attribution du prix Nobel de littérature ne sont pas l'expression moderne et présentable des idéaux surannés de son fondateur?

Choquant au nom d'un relativisme religieux et d'un œcuménisme bien-pensant s'accrochant tout deux, par ailleurs, en toute hypocrisie, du cynisme et de la dureté des relations internationales, la critique que faisait Naipaul, en 1981, de l'islam intégriste devient, depuis les attentats du 11 septembre, plus recevable, voire prémonitoire, à mettre sur le compte, en somme, de ce sixième sens qui rend les écrivains si précieux, si indispensables à l'avancement de l'humanité...

Pet Wastberg, membre de l'Académie suédoise, a voulu relativiser les choses: «Si vous prenez l'ensemble de l'œuvre de Naipaul, déclarait-il à un journaliste de Reuters dans les jours suivant l'attribution du prix, vous verrez qu'il se montre critique à l'endroit de toutes les religions. Il voit dans la religion un fléau pour l'humanité, un éteignoir pour l'imagination, ainsi que pour le désir de penser et d'apprendre par soi-même.»

Alfred Nobel peut reposer en paix. Ce n'est pas enlever du mérite à l'œuvre de Naipaul que de penser, en voyant que ce prix lui est remis maintenant et seulement maintenant, que la rectitude politique a plus d'un tour dans son sac. La conjoncture ayant changé, la voici capable de faire la fête aux plus mauvais sujets.

## LIVRES

LE FEUILLETON

### La semence qui fait et défait l'histoire

Lire Coetzee suscite toujours un grand plaisir.

Non seulement l'auteur, âgé aujourd'hui de soixante et un ans, est-il un des plus fins écrivains d'Afrique du Sud, mais sans doute restera-t-il parmi les quelques rares écrivains de ce pays à avoir laissé une œuvre marquante. Laureat du Booker Prize pour son roman *Disgrâce* (c'est la seconde fois qu'il l'obtient, ayant par ailleurs déjà reçu les honneurs du Commonwealth Prize et du National Book Circle Award aux États-Unis pour d'autres romans), son dernier livre est en effet une sorte de petit chef-d'œuvre. J'emploie à escient cette expression, «sorte de petit chef-d'œuvre», par respect pour l'auteur, sachant combien Coetzee, fuyant les formules grossières de la publicité et du marketing, préfère de beaucoup que ses livres nous touchent, nous troublent, nous ouvrent à nos contradictions, à nos lâchetés, mais aussi à ce qu'il y a de plus humain en nous.

Coetzee est essentiellement un homme discret. Son œuvre en témoigne, tout autant que l'homme qu'il est. Le destin qu'il réserve d'ailleurs au personnage principal de son roman, David Lurie — un professeur de cinquante-deux ans, deux fois divorcé, qui enseigne la poésie romantique et la communication à l'Université du Cap —, en est une autre illustration.

Qu'est-ce que la disgrâce? C'est un mot très fort, dont on n'a plus guère idée aujourd'hui. Si l'on a conservé le sens faible du mot — perdre les bonnes grâces, les faveurs d'une personne dont on dépend —, on ne sait plus très bien ce que veut dire «tomber en disgrâce», c'est-à-dire se voir déshonoré, dépouillé de ses titres, de son nom, perdre tout crédit parmi ses pairs et dans la société en général. Il fallait jadis, pour tomber en disgrâce, la sanction d'un tyran ou d'un roi (l'on pouvait aussi tomber en disgrâce de Dieu). Et ce que l'on perdait, c'était non seule-

ment une position, des privilèges, mais son honneur.

Mais qu'en est-il lorsqu'il n'y a plus que la société civile pour condamner? Je ne vois guère que la pédophilie pour subir aujourd'hui une telle sanction, et encore! Le pédophile étant considéré dorénavant aussi comme une victime (de la société, de la famille, voire de la génétique), il ne sera jamais qu'à moitié coupable... Il est pourtant des sociétés (et la nôtre ne fait pas nécessairement exception) où la simple relation sexuelle d'un professeur avec l'une de ses étudiantes peut conduire à une telle sanction. Et c'est ce qui arrive à David Lurie, qui s'amourache

d'une jeune et jolie fille dont les parents, malheureusement, sont extrêmement conservateurs et croyants.

#### Comme un chien

Il avait pourtant trouvé jusque-là un équilibre en fréquentant une fois la semaine une prostituée du nom de Soraya. Manque de bol, elle lui fait un jour faux bond. Tel que dessiné par Coetzee, David Lurie n'est ni un monstre ni un pervers. Il représente plutôt l'homme moyen, la culture en plus, qui a tout simplement besoin de temps à autre que son corps exulte. Cède-t-il, à cinquante-deux ans, au démon du midi? La question ne se pose même pas pour lui. Il a simplement répondu à Éros. Pour cela il n'y a pas d'âge, à moins de croire qu'il vient un temps où l'homme doit faire comme s'il était mort, où il doit prendre son trou, comme on dit.

Dans le procès qu'on lui intente et où l'on cherche à le voir regretter sincèrement sa faute, il ne se défend même pas, préférant tout perdre que de jouer cette comédie. Il croit à la vérité du désir — «Mieux vaut tuer un enfant au berceau que nourrir des désirs qu'on réprime» (Blake) —, qui n'est pas pour lui une faute mais une nécessité. La sanction tombe lourdement: il perd son poste et

est renvoyé. Alors commence sa disgrâce. Plus personne n'ose lui parler. Se sachant à un tournant, croyant même pouvoir en tirer

avantage en se lançant dans l'écriture d'un livre qu'il avait jusque-là retardée, il va rejoindre sa fille, lesbienne, qui vit à la campagne, donnant pension à des chiens et cultivant un jardin dont elle tire à peine de quoi vivre. «Nous vivons à une époque de puritanisme — lui dira-t-il. La vie privée des uns est l'affaire de tous [...] Il voulait ajouter "la vérité est qu'ils voulaient me voir châtré", mais il n'arrive pas à prononcer ces mots, pas en parlant à sa fille.»

Maintenant sans statut, il tentera tant bien que mal de se rendre utile, allant jusqu'à offrir ses services à une amie de sa fille qui soigne les chiens dont plus personne ne veut, et qui les tue aussi, par compassion. Il tentera aussi de se mettre à l'écriture de son livre, devenu depuis une sorte d'opéra post-romantique. Mais un jour survient un événement qui bouleverse tout. Lui et sa fille sont victimes d'une agression par trois jeunes voyous (ce sont des Noirs, mais Coetzee s'interdit de les désigner comme tels; nous le déduirons plutôt). Lui est brûlé, sa fille violée, les chiens abattus.

La commence une autre histoire, beaucoup plus forte que la première en ce qu'elle implique toute l'histoire de l'Afrique du Sud: celle de la revanche des Noirs sur les Blancs. Et cette revanche passe exactement par les mêmes violences qu'ils ont jadis subies. Dans toutes les guerres,

outre l'or et les biens dont l'on s'empare, il s'agit surtout d'imposer sa semence. C'est alors que peut commencer le véritable ren-

versement de l'histoire. La fille est en effet enceinte, mais contrairement aux vœux du père qui voudrait la voir sortir de là et se faire avorter, elle choisit de rester et d'avoir l'enfant. Elle se dit même prête à épouser le commanditaire de cette agression. «Oui, je suis d'accord, c'est humiliant. Mais

c'est peut-être un bon point de départ pour recommencer. C'est peut-être ce qu'il faut que j'apprenne à accepter. De repartir du ras du sol. Sans rien. Non, pas sans rien, sauf. Sans rien. Sans atouts, sans armes, sans propriété, sans droits, sans dignité. — Comme un chien. — Oui, comme un chien.»

Par sa bouche, c'est toute la question de ce que les Blancs (peut-être davantage les jeunes) doivent maintenant consentir afin de pouvoir encore vivre dans ce pays et y trouver une certaine paix. C'est un livre absolument remarquable, sans doute l'un des meilleurs que j'aie lus ces dernières années. Coetzee n'est pas de ceux qui se contentent de nous raconter des histoires. Rien n'y est gratuit. Tout porte le poids tragique de la vie.

#### DISGRÂCE

J. M. Coetzee  
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Catherine Lauga du Plessis  
Éditions du Seuil  
Paris, 2001, 252 pages

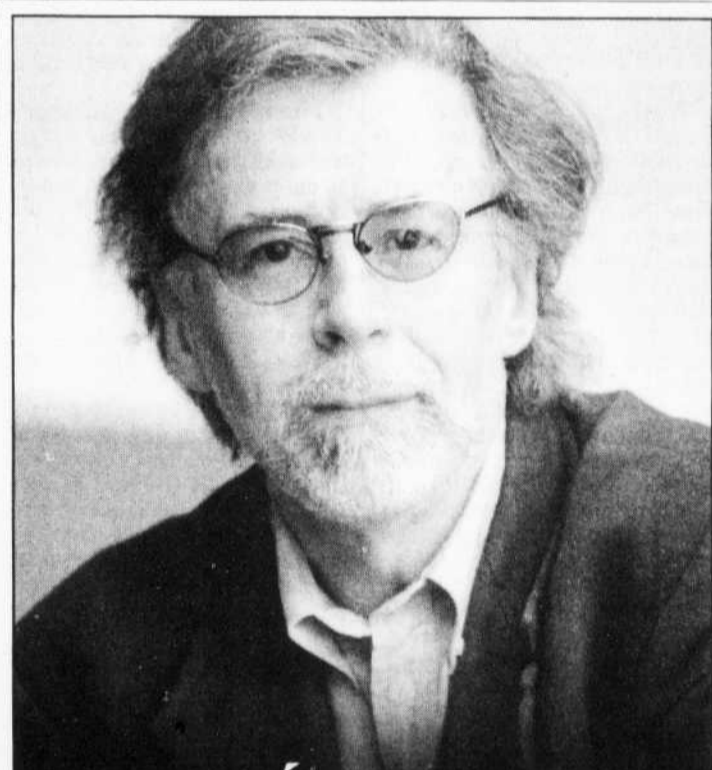


Jean-Pierre Denis

\*\*\*

Un grand vent de passion souffle d'Amqui, P.Q.!

Bertrand B. Lahlanc  
LE TEMPS D'UNE GUERRE



HERVÉ FISCHER

Le choc du numérique



essai

29,95 \$

Un regard lucide sur le choc technologique qui ébranle notre civilisation. Une lecture captivante, accessible aux novices comme aux plus érudits.



vib éditeur  
www.edvib.com

LIBER

Line Mc Murray  
Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique



208 pages, 24 dollars



FRANCE DAIGLE

« Un travail minutieux, bien tissé, rigoureux. Sa construction allie à la maîtrise narrative un talent avéré et une technique unique; et le résultat, une écriture jouissive. Bravo. »  
Osée Kamga, Ici



UN FIN PASSAGE

Roman, 132 pages • 17,95 \$

Photo: Marc Paulin



Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

## LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

## L'homme sera un robot pour l'homme

Plusieurs nouvelles sont passées inaperçues récemment. Le fait, par exemple, qu'une douzaine de robots ont été lancés dans les ruines du World Trade Center pour assister les pompiers dans leurs recherches. C'était une première pour ces petits engins «semi-autonomes» qui peuvent atteindre des endroits inaccessibles pour les humains et détecter les voix d'éventuels miraculés. L'article du *New Scientist* ne disait toutefois pas si les machines en question ont effectivement aidé les secouristes.

Autre nouvelle ignorée, rapportée le 10 septembre, notamment par *Le Monde*: le physicien Stephen Hawking a déclaré que «l'évolution darwinienne travaille beaucoup trop lentement à améliorer notre matériel génétique». Les ordinateurs, pour leur part, doublent en puissance et en capacité de mémoire à tous les 18 mois. Pour éviter cet effroyable destin, affirmait Hawking, il faudrait sans doute utiliser l'ingénierie génétique et produire au plus vite des «humains génétiquement modifiés». Mais encore là, poursuivait-il, le processus serait trop lent par rapport aux ordinateurs. Conclusion: «Nous devons de toute urgence travailler à développer des liens directs entre le cerveau et l'ordinateur pour ainsi accroître l'intelligence humaine et éviter qu'il y ait opposition entre l'un et l'autre.»

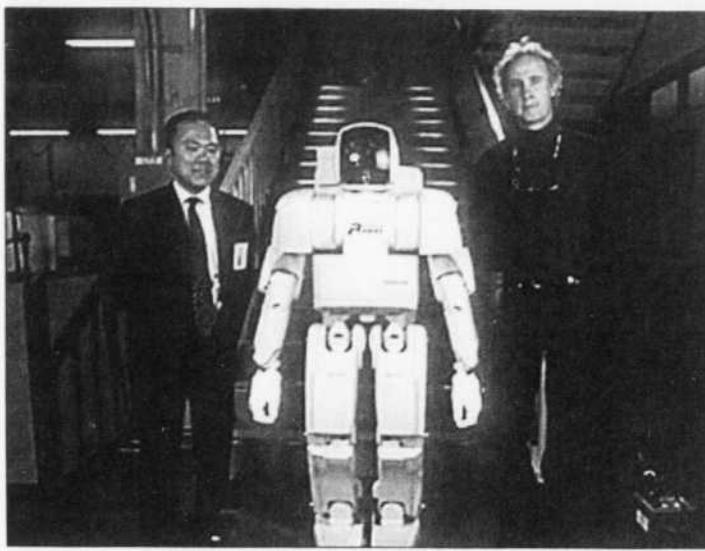


Antoine Robitaille

## Science-fiction

On croit ce type de scénario tout droit sorti d'un roman de science-fiction: des cerveaux améliorés par ordinateur! Mais il est bel et bien échafaudé par l'un des plus grands esprits contemporains. (Lequel, reconnaissons-le, profiterait sans doute personnellement de toute avancée en ce sens.) Malgré les possibles applications médicales bénéfiques, il n'y a rien là de très rassurant pour l'avenir de l'humanité.

L'essai *Robo sapiens* n'aidera pas tellement à apaiser quelque crainte en la matière. Pas que ce soit un livre à thèse. Les auteurs Peter Menzel et Faith D'Aluisio ont voulu dresser un inventaire magnifiquement illustré de la recherche de pointe dans ce domaine. Ils ont donc visité les plus grands spécialistes de la question. Ils ont ainsi assisté à certaines démonstrations impressionnantes (voir photo), d'autres décevantes. Ils ont constaté les querelles d'école. Entre ceux, par exemple, qui insistent pour fabriquer un «humanoïde» et les autres qui s'inspirent surtout des insectes et affirment qu'il n'y a aucune obligation de «copier la nature». Ou entre ceux qui prônent une approche programmatrice, dans laquelle le robot est livré fini et n'évoluera jamais, et les autres, plus proches du domaine de l'intelligence artificielle, qui conçoivent le robot selon une approche «comportementale». Cette dernière est assez novatrice puisque le robot, tel un enfant, «apprend» de ses expériences en accumulant de l'information, par exemple sur l'équilibre ou sur la configuration du sol où il marche. (Il y aurait là, dit-on, une forme de



Le robot P3 de Honda est flanqué, à sa gauche, d'un roboticien et, à sa droite, de Peter Menzel, photographe de *Robo sapiens*.

conscience.) Menzel et D'Aluisio nous amènent donc dans un voyage étonnant et insolite où des hommes et des femmes consacrent leur vie à faire marcher, courir, sourire, danser, jouer, travailler, explorer, etc., des êtres non humains de fer, de plastique et de caoutchouc, de toutes les formes possibles et imaginables.

Les auteurs ont superbement photographié les prototypes et intelligemment interviewé leurs «créateurs». On aurait pu s'attendre à un livre froid comme le métal. Sans âme comme un ordinateur. Ou au ton militant pro-robot. Mais les auteurs ont le don non seulement de faire ressortir justement l'aspect parfois révolutionnaire du travail de certains chercheurs, ingénieurs et «roboticiens», mais aussi la grande humanité de ces infatigables — et souvent monomaniaques — chercheurs. Menzel et D'Aluisio se montrent égale-

ment attentifs à diverses perspectives sur la question. «Certains roboticiens, écrivent-ils, pensent que les machines n'atteindront jamais les performances humaines, d'autres qu'elles prendront le pouvoir. Une troisième école leur donne tort à tous en affirmant que, loin de ces fantasmes, ce sont les hommes qui se robotiseront, combinant électroniquement l'extraordinaire conscience d'*Homo sapiens* et la presque éternelle solidité du corps des robots en une nouvelle créature: *Robo sapiens*».

Déjà qu'on nous menaçait de nous cloner ou de nous modifier génétiquement, voilà qu'on projette en plus de nous brancher. «Nous forgeons nos outils et ce sont ensuite eux qui nous forgent»: jamais la phrase de McLuhan n'a semblé plus juste. Ce qui était jadis une métaphore — en effet, les outils envisagés par McLuhan ne s'inséraient pas directement dans notre corps — devient de plus en plus

réel. Car à une humanisation des robots correspondra, selon ce qu'évoque Faith D'Aluisio, une robotisation des humains, d'où un processus de convergence, voire de fusion. «*Le corps des hommes aura de plus en plus fréquemment recours à la technologie et aux biotechnologies. De hanches artificielles, nous passerons aux implants cochléaires et rétiniens puis, qui sait, à des puces insérées sous la peau et, pourquoi pas, à une conversion informatique de nos souvenirs*». Nous avons vu dans la dernière chronique quelle critique Jean-Claude Guillebaud (dans *Le Principe humanité*) fait de cette conception de l'avenir humain, qu'on retrouve notamment chez Ray Kurzweil, auteur du contesté *The Age of Spiritual Machines* (Penguin, 1999).

Mais calmions-nous un peu! Menzel et D'Aluisio ont beau se faire les échos des scénarios les plus fous, leur formidable enquête sur les fabriques de robots au Japon, aux États-Unis et en Allemagne démontre en quelque 245 pages sur papier glacé grand format l'aspect encore balbutiant de la robotique. Pour l'instant, il y a bien des robots qui arrivent à faire des sauts périlleux (voir [www.ai.mit.edu/projects/leglab/robots/robots.htm](http://www.ai.mit.edu/projects/leglab/robots/robots.htm)) et d'autres qui ouvrent des portes et descendent des escaliers, il reste que la naissance d'un C3PO — androïde aristocrate et émotif de *Star Wars* — ne semble pas être pour demain! Ni l'émergence d'un Frankenstein, d'ailleurs.

ROBO SAPIENS -  
UNE ESPÈCE  
EN VOIE D'APPARITION  
Peter Menzel et Faith D'Aluisio  
Traduit de l'anglais  
par Brigitte François  
Paris, Autrement, 2001

## ÉCHOS

## Des livres pour les aveugles

Jusqu'à présent, les aveugles ont surtout eu recours aux cassettes ou au braille pour bénéficier de la matière inscrite dans les livres. Or cette technologie n'est évidemment pas disponible sur Internet. Et à l'occasion du 140<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut Nazareth et Louis-Braille, ce dernier lance de nouveaux livres numériques accessibles aux personnes aveugles. Cette technologie, développée par DAISY, permet de naviguer dans la structure du livre, donnant un accès direct à l'information recherchée.

L'institut profite également de son anniversaire pour annoncer le lancement du livre *Les Instituts Nazareth et Louis-Braille (1861-2001), une histoire de cœur et de vision*.

Ce livre, signé Suzanne Com-

mand et publié chez Septentrion, insiste sur le rôle de l'institut «dans la recherche d'autonomie des personnes aveugles», au cours de ses 140 ans d'existence.

L'historienne Suzanne Com-mend explique ainsi sa fondation: «Cherchant à démystifier la cécité, à briser ces préjugés en dirigeant leurs actions vers la personne aveugle et les capacités qu'elle peut acquérir, les Sœurs grises fondent à Montréal, en 1861, la première école pour aveugles au pays, à la demande du supérieur Benjamin-Victor Rousselet. Ces fondateurs étaient convaincus que, si on lui en donne les moyens, une personne aveugle peut s'instruire, travailler, devenir autonome et s'intégrer à la société.»

## Don de la famille Lamonde

Yvan Lamonde, professeur d'histoire à l'université McGill, a fait don d'une imposante collection de livres à la société historique Pierre-de-Saurel. La collection Robert et Yvan Lamonde compte quelque 2000 titres.

Elle est constituée de livres portant sur l'histoire culturelle, intellectuelle et politique québécoise depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. On y trouve, semble-t-il, des pièces de collection, des ouvrages d'historiens et classiques, dont F. X. Garneau et Thomas Chapais.

On le sait, Yvan Lamonde a écrit entre autres une *Histoire sociale des idées au Québec*, livre qu'il publiait chez Fides, l'année dernière. L'historien est originaire de Sorel. Et son père, médecin, s'est impliqué dans la fondation et le développement de cette société historique, souligne cette dernière dans un communiqué. Un fonds Robert-Lamonde existe d'ailleurs déjà, et il rassemble des documents sur l'histoire soreloise. La nouvelle collection sera prochainement cataloguée sur support informatique. La société historique Saint-Pierre-de-Saurel existe depuis 31 ans et est, depuis cinq ans, partenaire des Archives nationales du Québec.

## Des actions Hermès

La librairie Hermès, établie depuis 25 ans et tenue par Elizabeth Marchaudon, rue Laurier, à Outremont, éprouve des difficultés. Pour y remédier et pour renflouer sa trésorerie, la librairie a décidé d'ouvrir son capital et de mettre 300 actions, de 100 \$ chacune, sur le marché.

Cette vente d'actions se fera à partir d'aujourd'hui, 20 octobre.

## Un prix Leméac

Un prix Gérard-Leméac sera remis annuellement à un auteur de manuscrit inédit d'un roman. Le prix sera remis au café bistro Leméac, qui doit ouvrir ses portes dans quelques semaines, rue Laurier. Le prix, qui récompensera les jeunes auteurs, est aussi un hommage au libraire et éditeur Gérard Leméac et à son père, René-Jules Leméac-Vigneau.

Le café-bistro Leméac est d'ailleurs situé dans l'édifice qui abritait autrefois le siège social des librairies et des Editions Leméac. Les règlements du prix, qui devrait être assorti d'une bourse de plus de 5000 \$, seront connus en janvier. Le nom du premier lauréat devrait être dévoilé à l'automne 2002.

## Lire en Estrie

Le Salon du livre de l'Estrie se déroule en fin de semaine et jusqu'au 21 octobre au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. Le thème choisi pour cette 23<sup>e</sup> édition est «Lire... à l'ombre des rochers». Il vise à rappeler à la mémoire Alfred Desrosiers, poète né en 1904 à Saint-Élie-d'Orford, qui aurait fêté, le 5 octobre, son 100<sup>e</sup> anniversaire.

Caroline Montpetit

## ESSAI

## La monstruosité cachée

DAVID CANTIN

Surtout connu comme poète, Michaël La Chance poursuit depuis plusieurs années, dans bon nombre de revues, une réflexion parallèle sur la place et le rôle de l'artiste à notre époque. Assez différent d'un livre comme *Le Carnet du bombyx* (L'Hexagone, 2000), *Les Penseurs de fer* rassemble cette matière polémique à l'intérieur d'un essai fort passionnant. En un sens, cet ouvrage se rapproche des hypothèses d'un Paul Chamberland dans son itinéraire *En nouvelle barbarie* (L'Hexagone, 1999). Est-il encore possible de croire à une authenticité du créateur? Au profit de quoi, alors?

Michaël La Chance ne se gêne pas pour dire haut et fort que l'art est souvent réduit aux principes du marketing. En est-on rendu à ce siècle de la réalité binaire? «Comment faire état de la démission des intellectuels et des ar-

tistes si on ne constate pas du même coup la perte d'une valeur centrale et fondatrice du sens, si on ne comprend pas ce qui a changé dans la représentation?» À l'ère des Titans, pas de salut hors de toute attaque institutionnelle. L'auteur de *Leçons d'orage* repose l'éternelle question d'Hölderlin: pourquoi des poètes en ce temps d'ombre misérable? La transgression est devenue un scénario prévisible. Aujourd'hui, l'espace intérieur ne semble plus vouloir rien dire. Tout est banalisé, interchangeable, monnayable. La Chance insiste avec justesse: «Le poème n'attend plus l'écoute, le tableau ne propose pas à l'œil, ils signalent de quel lieu on parle, de quel groupe on est le porte-parole, de quelle valeur d'authenticité on se réclame.» Car s'il y a une tangente qui revient constamment dans cet essai, il s'agit évidemment de ce rapport au doute, au risque, devenu de plus en plus difficile à

faire valoir. L'artiste existe ou n'existe pas. Il suit les codes que lui dicte le climat dans lequel il vit ou il assume alors une liberté sans concession.

Pessimiste, diront certains, le regard de La Chance a l'avantage de mettre en cause ce que plusieurs oublient trop souvent. Quel est le rôle de la culture? Peut-être d'ébranler, encore une fois, la nature humaine dans ce qu'elle a de plus vulnérable. Évidemment, *Les Penseurs de fer* aborde d'autres questions. Notamment, tout ce qui renvoie à la cyberculture et au bruit de fond des horloges médiatiques. Loin d'une quelconque nostalgie, cette réflexion cruciale réclame une liberté véritable de la part du créateur. Parfois aride, l'essai de La Chance n'en demeure pas moins intriguant. «Comment l'art, soumis à l'idéologie du succès, aurait-il été le lieu où l'on expose et tente de résoudre le désordre de l'être? L'art accompagne ceux qui ne savent pas ce qu'ils sont, c'est parce qu'ils ne le savent pas qu'ils créent. Pourtant, la société ne privilégie pas l'art de ceux qui ont déjà vécu, contre l'art de ceux qui n'ont jamais vécu.»

LES PENSEURS DE FER -  
LES SIRÈNES  
DE LA CYBERCULTURE  
Michaël La Chance  
Traité d'union, collection «Spirale»  
Montréal, 2001, 224 pages

## SOCIÉTÉ

## Joindre l'Orient et l'Occident

NAÏM KATTAN

Peintre et Indien, Jyoti Sahi préside un Art Ashram, tout en travaillant avec le Centre catéchétique et biblique de Bangalore. Converti au catholicisme, il a voulu intégrer, à travers son art, les traditions indiennes au christianisme d'aujourd'hui, lequel, tout en suivant sa propre voie, reconnaît le pluralisme des religions.

Pour Sahi, le Christ est asiatique, non seulement parce qu'il est né et mort en terre d'Asie mais aussi parce que, issu d'une famille modeste, il est un guru qui indique le chemin. En Inde et ailleurs, il est le symbole de tous ceux qui souffrent de la misère et de l'injustice des hiérarchies et des castes. Pour l'artiste, le Christ est «la véritable icône de Dieu et l'image parfaite de l'humanité réalisée, celle à laquelle le chrétien tente lui-même de ressembler».

En évoquant l'Ashram, Sahi établit un lien entre la spiritualité chrétienne et la vie communautaire en Inde. Au fondement du rituel indien se trouve la joie de la création. La danse en est la manifestation la plus noïre. L'art également. Aussi, Sahi relie-t-il la transcendance indienne à une spiritualité de l'incarnation.

Le monde est une création de Dieu demeurée inachevée, d'où l'importance de l'œuvre humaine. Par sa dévotion et dans la célébra-

tion, l'artiste est, par excellence, celui qui tente de poursuivre la création divine.

Sahi intègre l'art de l'Asie à sa propre peinture. A cet égard, son jugement est un peu plus sévère: «L'art chinois ou japonais, dit-il, a réduit l'homme à l'état de nain; dans la nature, il ne compte pas, il n'est que le jouet des forces naturelles.» Il est à peine plus tendre envers l'art indien. «Dans l'art indien, poursuit-il, la description du paysage diffère de celle de l'art chinois ou japonais. Mais, une fois de plus, l'homme ne compte pas. Les temples fourmillent de dieux et de demi-dieux, mais l'homme est insignifiant.»

L'ouvrage de Sahi apporte une réflexion significative sur le rapport entre les cultures, ainsi que sur leur métissage. Il inclut des reproductions de plusieurs tableaux du peintre. C'est la partie la moins convaincante du livre. Sahi a la foi et tente de l'illustrer. Il faut regarder ses tableaux pour savoir s'il atteint ce but, sans aliéner sa liberté d'artiste.

PRADAKSHINA,  
APPROCHES  
DE LA BEAUTÉ

Jyoti Sahi  
Traduit de l'anglais par  
Jean-Pierre Bagot et Edith Genêt  
Éditions Desclée de Brouwer  
Paris, 2000, 181 pages

Jean-François Vézina  
«Chaque être humain est unique»

Les hasards nécessaires

Nous avons tous rencontré  
«par hasard» des personnes  
qui se sont mystérieusement  
trouvées sur notre route  
et qui ont modifié  
la trajectoire. Qu'est-  
ce qui nous prédispose  
à de telles rencontres?

LES HASARDS NECESSAIRES / Jean-François Vézina  
Préface de Michel Cazenave

Pierre Gauvin et Geneviève Cailloux

Notre vie intérieure  
ressemble à un théâtre peuplé  
de personnages qui, tour  
à tour, prennent le devant  
de la scène. Comment identifier  
ces «sous-personnalités»?  
Comment en être le metteur  
en scène actif et non le  
spectateur passif?

LE SOI AUX MILLE VISAGES / Pierre Gauvin  
et Geneviève Cailloux

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

www.edhomme.com

LES CHIENS ONT SOIF

Normand Baillargeon

Les chiens ont soif • 186 pages, 21,95\$ taxe et transport inclus  
Bon de commande à nous retourner  
Par courrier COMEAU & NADÉAU ÉDITIONS, c.p. 129,  
succ. de Lorimier, Montréal (Québec) H2H 1V1

Je règle par  Mandat  Chèque

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Code postal \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_  
Courriel \_\_\_\_\_

En vente dans toutes les librairies, 21,95\$ + taxe  
# TPS 143635464

«Lisez leurs journaux; écoutez leurs  
stations de radio; regardez leur télévision.  
Les chiens ont soif, l'ennemi est énorme.  
Mais pas invincible...»

## LIVRES

Entrevue avec Jean-Christophe Rufin

## Redécouvrir le Brésil

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Médecin, ancien vice-président de Médecins sans

frontières, Jean-Christophe Rufin a beaucoup voyagé. Dans l'espace bien sûr. Car pour voyager dans le temps, c'est la voie de la littérature qu'il a empruntée.

Aussi, *Rouge Brésil*, le dernier roman de Rufin paru chez Gallimard, remonte-t-il le cours du temps pour nous faire redécouvrir un passage méconnu de

l'histoire: la tentative de conquête du Brésil par les Français.

Pour documenter ce roman, Rufin a notamment plongé dans les souvenirs laissés par l'amiral Villegagnon, qui commandait cette expédition française venue s'installer dans la baie de Rio.

Il y a toujours au Brésil, note Rufin qui y a séjourné, une île qui s'appelle l'île aux Français. Y existe aussi une île de Villegagnon. Mais outre ces quelques vestiges, l'aventure des Français au Brésil est fort mal connue. Aussi, Rufin, en plus d'offrir un roman historique bien ficelé, a le mérite de nous la dévoiler. Car même les Indiens Tupi, qui sont cités dans cet ouvrage, ont disparu, depuis, de la face de la planète.

«Lorsque j'étais au Brésil, se souvient-il, il m'arrivait de regarder la baie de Rio et de m'imaginer le paysage avant la colonisation.»

Ce qui a intéressé le romancier en lui, c'est entre autres le fait que ce «contact» entre les Français et les Indiens du Brésil ne s'est pas soldé par la conquête de l'un par l'autre. En fait, une fois dominés par les Portugais, les quelques Français qui ont choisi de rester au Brésil ont décidé de demeurer avec les Indiens.

L'idée de la terre vierge, des Indiens d'avant le contact, revêt ici un certain caractère poétique. Pour nous les présenter, Rufin a choisi de placer dans son roman deux enfants, désignés par l'amiral Villegagnon pour jouer le rôle d'interprètes auprès des Indiens.

«Il y a des enfants qui ont servi de truchements», confirme-t-il en entrevue. Dans le roman de Rufin, l'un de ces enfants est une fille, qui dissimule son sexe à l'équipage tout au long du voyage. Un tel incident serait effectivement survenu lors d'une expédition de Bougainville, autre explorateur qui a fasciné Rufin.

## Recherche rigoureuse

Si la vision de l'Amérique est ici romantique, la recherche de Rufin est rigoureuse. Il cite, en

fin d'ouvrage, les nombreuses sources, littéraires et historiques, qui l'ont inspiré. L'historien français Frank Lestringant, par exemple, l'a beaucoup renseigné sur la querelle religieuse qui a opposé catholiques et protestants, sur cette île de la baie de Rio, à des milliers de kilomètres des métropoles qui avaient envoyé les colons dans le Nouveau Monde.

Car cette querelle, qui porte notamment sur la présence réelle du Christ dans l'hostie, est au centre du livre. On s'étonne d'ailleurs qu'elle ait pu prendre une telle ampleur, dans le paysage féérique et sauvage que présentait alors la baie de Rio. Après avoir pratiqué une certaine tolérance les uns envers les autres, les deux branches de chrétiens se sont entredéchirées. Et l'histoire de l'île apparaît alors comme un microcosme de l'histoire qui traversait l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle, sur fond de rivalités religieuses et politiques.

## La nécessaire indépendance de l'humanitaire

Parallèlement à ses activités remarquées de romancier (il remportait le Goncourt du premier roman pour *L'Abyssin*, en 1997, et le prix Interallié pour *Les Causes perdues*, en 1999), Jean-Christophe Rufin se rend encore régulièrement en mission à l'étranger en tant que médecin.Il y a plusieurs années, son essai *Le Piège humanitaire*, chez Hachette Pluriel, mettait en garde le monde contre la récupération de l'humanitaire par des intérêts politiques.

Or, depuis dix ans, la distance entre le politique et l'humanitaire s'est de nouveau réduite. On l'a vu avec l'intervention de l'OTAN au Kosovo, mais aussi avec celle des Américains en Afghanistan. Or l'autonomie et l'indépendance des interventions humanitaires est une valeur indispensable aux yeux du médecin.

Lire également la critique de Guylaine Massoutre, ci-contre.

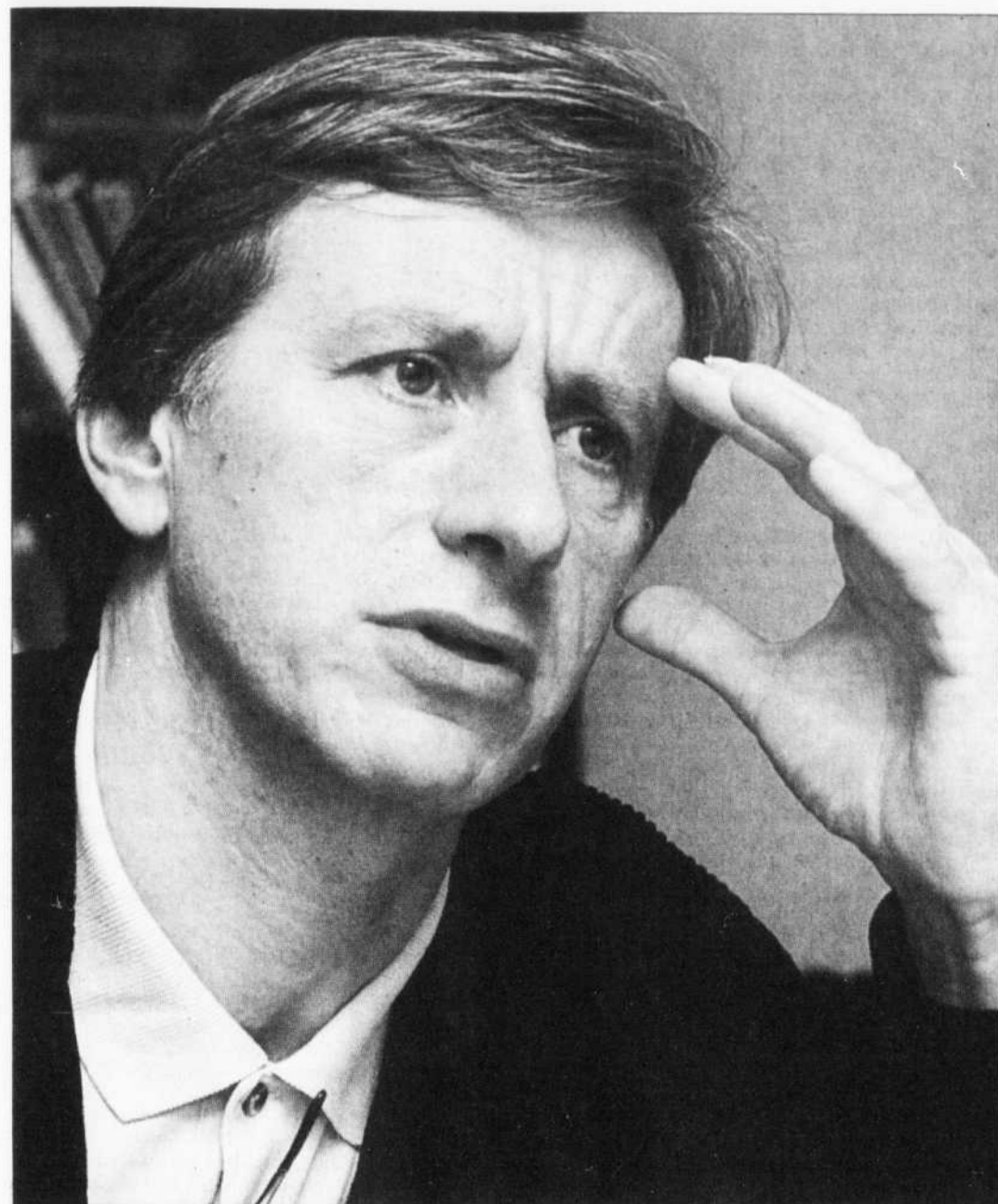
ROMAN  
FRANÇAISPropos  
américainsRufin raconte  
les premiers  
établissements de la  
France antarctiqueGUYLAINE  
MASSOUTRE

Jean-Christophe Rufin aime l'âpreté des conquêtes. Il la voit rouge, cette terre de braise, nommée Brésil par les premiers Français parce qu'il venait y faire le commerce du bois rouge. Toutes les côtes «américaines» sont souillées du sang des indigènes autant que de celui des gens qui portèrent les ambitions et les rivalités des rois européens jusque-là. Tant et si bien que la mémoire demeure attachée à ces corps criblés de trous, décapités, dévorés injustement. En Amérique, on connaît l'histoire de ces poignes et empoignades d'aventuriers. Si les bras furent vaillants, c'est que le rêve le plus fou valait mieux que le quotidien. Il y eut donc le meilleur et le pire. La modernité s'accommoda de ses aieux comme elle le peut.

Sait-on assez, par exemple, que le vénérable Cartier voyagea en terre brésilienne avant de remonter le Saint-Laurent? Sait-on aussi qu'il proposa ses services de traducteur au roi du Portugal auprès des «sauvages»? L'histoire l'attache au Canada. Il fonda la lignée de ces navigateurs, de ces découvreurs français qui se constituèrent une identité «américaine». Bientôt, le lien entre ces hommes du Nouveau Monde se tisserait, au nom de l'expérience acquise, contre celle, laissée en arrière, de ceux qui ne l'avaient pas.

C'est à de tels hommes que Rufin consacre les 550 pages de sa saga. Il retrouve les nobles intentions des uns, de même que celles des autres, plus scélérats et crapules que les nobles Indiens. Cartier n'y figure pas. L'épisode est localisé, bien documenté du côté français, encore que méconnu.

VOIR PAGE D 8: PROPOS



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Lorsque j'étais au Brésil, se souvient Jean-Christophe Rufin, il m'arrivait de regarder la baie de Rio et de m'imaginer le paysage avant la colonisation.»

Le livre  
événement  
de l'année

«Michel Houellebecq est parfaitement de son temps. Ses mots et ses idées résonnent avec une force et une précision redoutables.»

REMY CHAREST, *Le Soleil*«L'éloge est mérité : on ouvre *Plateforme* et on va au bout sans s'arrêter.»GUYLAINE MASSOUTRE, *Le Devoir*

«Un roman troublant.»

PASCALE NAVARRO, *Voir*

«Un grand roman d'amour avec un vrai portrait féminin qui nous plaît bien.»

OLIVIA DE LAMBERTERIE, *Elle*

Flammarion

E.D. Blodgett

APOSTROPHES

E.D. Blodgett  
Apostrophes  
Collection Latitude  
90 pages - 16,95 \$Que je touche l'herbe, elle  
semblera comme un gant  
m'enveloppant la main, à la  
dérive dans le noir.Traduit de l'anglais par Nicole Mallet  
et présenté par Jacques Brault

HÉLÈNE DORION

UN VISAGE APPUYÉ CONTRE LE MONDE

Hélène Dorion  
Un visage appuyé  
contre le monde  
Collection Ovale réédition  
100 pages - 16,95 \$Les lettres ne franchissent  
aucune distance ; elles vont  
parmi d'autres passantes dans  
la gare du monde, là où rien  
n'existe au-delà de notre  
solitude.

ÉDITIONS DU NOROÏT

JEAN ROYER

NOS CORPS HABITABLES

Jean Royer  
Nos corps habitables  
Collection Ovale  
152 pages - 17,95 \$La récitation  
du monde : en un seul poème  
nos corps habitablesChoix et présentation de Paul Chanel  
Malenfant

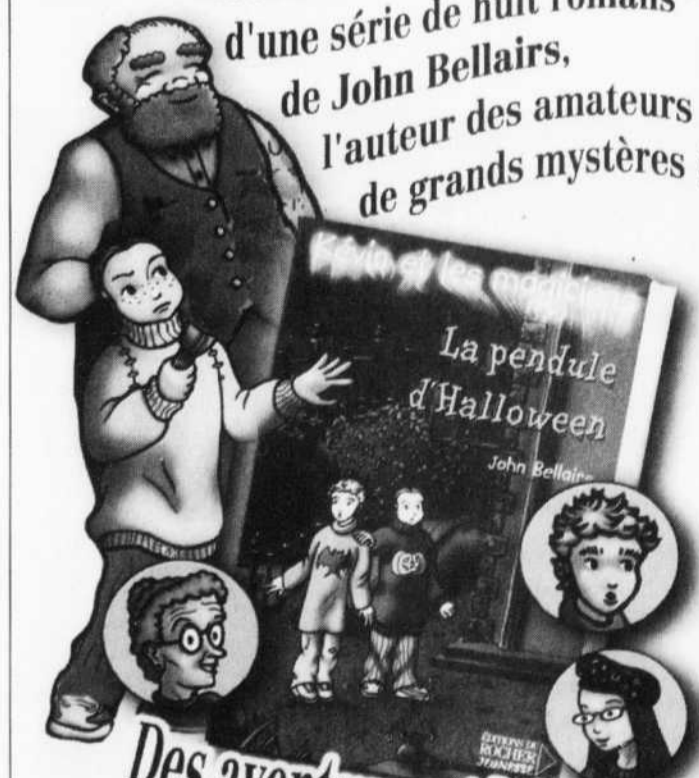
LARRY TREMBLAY

Larry Tremblay  
Trois secondes où la  
Seine n'a pas coulé  
98 pages - 16,95 \$Adossée à l'arbre sans nom  
Je largue mon visage  
Le donne à manger au cielÉDITIONS DU  
NOROÏT  
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

La nouvelle  
collection jeunesseÉDITIONS DU  
ROCHER  
JEUNESSELa pendule  
d'Halloween

Dès 10 ans!

Le premier  
Kevin et les magiciensd'une série de huit romans  
de John Bellairs,  
l'auteur des amateurs  
de grands mystères!Des aventures et héros  
extraordinaires à découvrir!Kevin, le héros, découvre  
qu'il appartient à  
l'Association des magiciens  
de Capharnaüm.  
Voilà que s'ouvre à lui  
l'in vraisemblable monde  
de la sorcellerie!

www.kevinmagiciens.com

234 pages • ISBN 2 268 04071

Communications  
Jo Ann Champagne inc.

adp

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Ce lien inextricable

## PROPOS

Les grands sentiments — l'amour, la vengeance, la trahison, l'honneur — font le roman

SUITE DE LA PAGE D 7

Rouge Brésil contribue ainsi à la grande fresque de la paternité du Nouveau Monde. En 1555, un chevalier de l'ordre de Malte, Nicolas de Villegagnon, part fonder une colonie française dans la baie de Rio. Déjà, les Portugais sont installés modestement ici et là. Mais d'autres y sont arrivés auparavant, et certains y vivent en harmonie avec le milieu humain et géographique. Ces Français — seule nationalité que les cannibales ne mangent pas — se sont implantés.

Au départ, ces hommes font partie des équipages jetés en mer par la Réforme. Il n'ont le soutien d'aucun roi. Ils ont donc rêvé de bâtir «la France antarctique», eldorado aux couleurs mêlées de leurs croyances. Rufin les campe frustrés et brutaux, animés de volontés plus incohérentes que fondatrices. D'ailleurs, ils finirent par rejoindre leur destin de marginaux, écartés sur des plages périphériques.

Il faut dire qu'au départ, ces navigateurs, avertis des réalités cannibales, ne se sont pas pressés d'embarquer. L'équipage est recruté parmi la racaille et les pauvres, dans les prisons, les orphelinats, parmi les têtes brûlées et les relégués. Ils forment un joyeux ramassis de fiers-à-bras sans loi. D'emblée, le contexte est à leur mesure: la traversée est longue, aventureuse, imprécise. Mais l'expertise de quelques-uns suffit à faire tourner la chance. A leur arrivée, une guerre de clans se déclenche. Le contact avec les Indiens accroît la confusion. Les dangers, liés aux ignorances réciproques, entraînent quantité de morts inutiles et de situations drôles.

Les sauvages ne sont pas ceux que l'on pense, vous l'aurez deviné. La quête de survie décuple l'intensité des mœurs guerrières importées. Quant aux natifs, Rufin les décrit selon les documents, éfarants ou bons sauvages. D'où le charme romanesque, incontestable, de Rouge Brésil.

## Un roman d'aventures

Ses épopées éthiopiennes et abyssiniennes lui ont valu la renommée: Rufin continue à remonter le temps. Il s'adonne au roman de cape et d'épée, qui lui permet de jouer avec l'histoire. A l'instar de Dumas, Gautier, Féval ou Sand, Rufin aime l'écriture des feuilletonistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Arlette Cousture ou Christine Brouillet, ici, pratiquent toujours le genre. Le but est le même: il mêle allégresse, générosité, désinvolture et insolence; il allie les péripéties minuscules et les événements majuscules; il se nourrit de pittoresque, avec ses intrigues rocambolesques sur un fond authentique.

Tant pis si la fiction y installe d'énormes coups de théâtre. On navigue entre le hasard et la nécessité. L'esprit scientifique n'est pas de mise; Rufin garde le cap sur «le débarquement occidental» dans la nature vierge.

C'est pourquoi la narration est confiée à deux adolescents, embar-

qués sous une fausse identité auprès de Villegagnon, pour apprendre la langue sauvage. Colombe, la fillette, grandira sous les bons auspices des Indiennes tandis que son frère Just veillera à leurs intérêts. En cinq ans de vie côtière, ils voient le rêve antarctique, sous l'effet des luttes fratricides, devenir rouge Brésil.

## Des rebondissements avant tout

L'intrigue est donc déraisonnable, et les héros, fantasques. Expéditions, dénuement et aisance, plumes et nudité, libertés paradisiaques, haines et bagarres, défis abracadabrants, que de panache! Les grands sentiments — l'amour, la vengeance, la trahison, l'honneur — font le roman. Dans cette tradition de la littérature romantique, inventée au théâtre, dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, par Lope de Vega et Calderón, Rufin mélange à son tour tragique et burlesque, sous les carcasses intrépides de ses stratèges, transis par quelque dame inaccessible et chatouilleux d'épiderme quant à leur mission.

De tels personnages, souvent monarchistes, cocardiers et nationalistes, ont donné naissance aux images d'Épinal de l'histoire de France; elle est pleine de chromos flamboyants et fantasmagiques. La littérature de voyage dévoile ainsi un pan des rêves d'une nation. Cette «aventure lointaine, coupée du monde, m'est vite apparue comme une extension outre-océan d'enjeux historiques fondamentaux», écrit Rufin. Il est clair que la course autour du monde, entamée par les sectes protestantes — calvinistes, anabaptistes —, accroche sa plume. Toutefois, on ne sait pas, hormis l'asservissement des indigènes, si un métissage des mentalités en a résulté.

Rufin donne ses sources, en fin de volume (pas de mention d'auteur brésilien). La Renaissance de Villegagnon a la saveur de l'exotisme, même si l'un des trafiquants sert un jour de secrétaire à Montaigne. Rouge Brésil semble traversé par l'espoir que l'utopie civilise le monde. Mais il suffit de peu pour que sa naturelle écologie locale soit mise à mal.

## ROUGE BRÉSIL

Jean-Christophe Rufin  
NRF Gallimard  
Paris, 2001, 553 pages



JOHANNE JARRY

«Je ne suis bien que dans la fiction, et la plus éloignée possible du témoignage», affirme d'entrée de jeu la narratrice de Des phrases courtes, ma chérie. Mais pour ce livre-là, celle qui a publié une quinzaine de livres déclare forfait. Impossible d'inventer. L'héroïne résiste: «[...] ma mère ne se laisse pas faire, je ne peux la faire entrer dans un roman.» Pierrette Fleutiaux, qui recevait le prix Femina en 1990 pour son roman Nous sommes éternels (Gallimard), passe au récit, celui du lien inextricable à la mère. Une relation qui s'intensifie maintenant qu'il incombe à la fille de prendre soin de celle qui l'a mise au monde, mouvement amorcé par la mort du père.

Les premiers temps, la fille et son frère comptent sur les gentils voisins pour veiller discrètement sur leur mère. Mais rapidement, une maladie dont on ignore la nature exacte la rend incapable d'habiter une maison bien trop grande maintenant. Eh oui, ils veulent qu'elle soit en sécurité, leur mère, et pas trop seule. Tout sera vendu ou séparé entre le frère, médecin qui accourt au moindre signe de détresse, et la narratrice. La mère se plie à cet exercice la tête haute, sans geindre, presque gaiement, dernière bravade d'une femme orgueilleuse. Pourtant, ce départ pour la maison de retraite sera le début de la fin, même si on veut l'ignorer. C'est souvent quand les

parents cassent maison pour rassurer leurs enfants inquiets que se fissurent les liens familiaux. «Nous, nous voulons la paix. Nous ne nous rendons pas compte que c'est sa mort.»

## Des complications

Car le récit de Pierrette Fleutiaux ouvre aussi (et fort justement) sur le monde bien cloisonné de la vieillesse. Cette mère, elle a déjà été vive, curieuse. Maintenant qu'elle doit vivre en circuit fermé, la moindre activité se transforme en affaire d'État. Choisir ses vêtements ou saluer qui doit l'être sont des activités qui prennent des proportions incroyables dans le déroulement d'une journée. Qui sait, soigner son apparence, toiser son voisin, deviennent peut-être des moyens de tenir la mort à distance, de résister? Quand on connaît ces lieux qu'on nomme foyers pour personnes âgées, on sait comment ceux qui y vivent sont coupés du monde, repliés sur eux-mêmes par la force des choses, les forces leur manquant de plus en plus, ce qui ne veut pas dire que la tête ne suit plus...

Une fois par mois, la narratrice passe tout un week-end avec sa mère. Chaque visite est éprouvante, la fait redevenir petite devant cette femme qui lui réserve l'exclusivité de sa souffrance mais ne manque jamais de faire du charme à ceux qu'elle croise dans le monde lorsqu'il s'agit d'acheter une robe ou de se faire examiner par un jeune



médecin. En cela, le livre de Pierrette Fleutiaux pose aussi la question de la contrainte du lien maternel, tyrannique dans la mesure où il veut occuper toute la place. «Quand ma vie à moi a-t-elle commencé? Où est-elle, ma vie à moi, en ce moment? L'écriture m'a emmenée loin, m'a séparée des miens, de ma mère. Je suis là devant elle, mais je l'ai trahie, moi sa fille, elle m'a fait pleurer toutes les larmes de mon corps» (confiance à ma belle-sœur). Je suis sortie de ce qui

était notre vie commune pour aller là où personne ne pouvait me suivre, où je ne voulais personne, où nos chers souvenirs n'étaient que matériaux pour mes constructions solitaires. Ma mère ne s'est jamais résignée à cet abandon, elle n'a cessé de lutter pour me ramener près d'elle.»

Peut-être est-ce en dernier recours, mais la mère obligera la narratrice à l'accompagner pour le choix de son cercueil, et réglera toute l'affaire de sa mort avec le sourire, sa fille muette et stupéfaite à ses côtés.

Est-ce pour finir ce combat auquel la mort n'a pas réussi à mettre un terme que Pierrette Fleutiaux a écrit ce livre? De petites batailles emplissent les pages, et aussi le sentiment de trahir la mère, de découvrir ses secrets. Par moments, la narratrice se sent à bout de souffle, fume plus que de raison, se demande ce qu'elle est en train d'écrire. Mais voilà qu'elle la sent dans son dos, celle qui lui dit: «Des phrases courtes, ma chérie.»

Cette femme, dit-elle, «je n'ai jamais su sur quel pied danser avec elle, mais comme elle m'a fait danser, personne ne m'a fait danser comme elle.»

## DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE

Pierrette Fleutiaux  
Actes Sud/Leméac  
Arles/Montréal, 2001  
224 pages

THRILLER

## Le crime de l'art

au moins l'âge des objets qu'ils vendent, sinon plus.

Le récit débute lors du Art Fair de New York, qui se tient chaque avril au Armory Building, sur Park Avenue. Un mystérieux acheteur que personne ne connaît, un certain Max Meyer, distribue les billets verts à qui mieux mieux chez quelques-uns des antiquaires américains les plus en vue avant de disparaître sans laisser d'adresse ni réclamer son dû. Prétextant un rendez-vous urgent, Meyer prend la poudre d'escampette, non sans avoir pris la peine de préciser qu'il saura où récupérer son bien. L'appât du gain l'emportant parfois sur l'éthique professionnelle, lesdits marchands empochent le magot, se formalisant peu ou prou de sa provenance et des activités du riche amateur.

En attendant que ne réapparaisse l'étrange collectionneur les ayant gratifiés de ses largesses, Susan, Peter Kling, dit Little Robert «la Brindezingue», et Michael Rose, dit Miche, se pressent chez Mary's pour assister au lancement d'un livre qui sème déjà la controverse dans le milieu de l'art. Le Manuel du faussaire de Lucas Holborn, peintre spécialisé dans l'imitation des maîtres anciens qui prétend avoir inondé le marché de Caravage, Guardi, Ca-

naletto, Van Gogh et autres Renoir, dont certains ont depuis élu domicile aux cimaises des plus grands musées, est en effet l'événement de la saison.

Comme ils allaient partir en fin de soirée, Susan et Miche croisent l'énigmatique M. Meyer, qui feint de les ignorer. La même nuit, Susan est suivie par une noire Cadillac tandis que Miche est assassiné dans son appartement. Le meurtrier, de toute évidence un professionnel, l'a ligoté sur une chaise et lui a brisé la nuque avant de lui couper la langue, laquelle est retrouvée dans le slip de la victime. Crime homosexuel ou avertissement de la mafia, le FBI ne sait trop dans quelle direction mener son enquête. Il faut dire que Miche était tout à la fois un antiquaire un peu véreux et un grand amateur de jeunes hommes. Bientôt, c'est au tour du compagnon de Miche, diabolique surnommée Trésor La Céruse — qui n'arrive plus à tenir sur ses jambes tant il est frappé par la maladie et le désarroi —, de se «suicider» en se défenestrant de sa chambre d'hôpital.

L'enquête prend un tour nouveau lorsque Donovan est appelé dans les Everglades, où le tronc de ce qui fut une jeune prostituée originaire de La Nouvelle-Orléans a refait surface. Entre la Louisiane

et New York, Donovan tente non sans difficulté de remonter le fil de l'intrigue pour retrouver l'assassin. Bientôt, Little Robert, qui a assisté depuis sa voiture au suicide de Trésor pour ensuite s'éclipser mystérieusement et dont le nom figure dans quelques-unes des lettres que la prostituée sauvagement violée et démembrée avait envoyée à sa mère, s'avère le suspect numéro un de cette sombre affaire. Mais qui se cache véritablement derrière cette série de meurtres sordides et quel est le but poursuivi par l'assassin?

Si la construction de ce thriller est on ne peut plus traditionnelle, l'intrigue est pourtant habilement construite et le récit plutôt bien mené. Les personnages sont étonnamment unidimensionnels et les situations dignes d'un conte de fées hollywoodien, ce qui n'empêchera pas le lecteur de se divertir pendant un moment. Un beau scénario de film de suspense que ce roman, en fait. On voit déjà Catherine Zeta-Jones ou quelque autre starlette du jour dans le rôle de Mlle Kramer. Pierce Brosnan ne serait pas mal non plus en lieu-tenant du FBI!

## VANITY ART

Salvatore Walker  
Paris  
Ramsay, 2001, 303 pages

ROMAN HISTORIQUE

## Les croisades d'hier

NAÏM KATTAN

Nous sommes à Jérusalem en juillet 1174. Le royaume que les croisés ont fondé en Terre sainte est en pleine décadence. Agnès, la reine mère décrite comme la «putain du royaume», multiplie les intrigues. Son fils,

le roi Baudouin, a quatorze ans et est atteint de la lèpre. Sa mère le domine et installe ses amants à la tête de l'Église et du gouvernement.

En face, Saladin réunit les musulmans afin de reconquérir l'empire perdu. Il a fort à faire. Kurde, sunnite, il affronte les Fatimides,

chiïtes et arabes, qui règnent en Égypte. Ses autres ennemis, et ils sont nombreux, détiennent le pouvoir à Damas. Il y a aussi la secte des Assassins, des intégristes qui se donnent comme mission l'élimination de tous ceux qui attentent à la pureté de la religion. Saladin, un excellent straté-

ge, est déterminé. Concluant une trêve avec les chrétiens, il consolide son pouvoir sur les territoires musulmans et finit par venir à bout de ses ennemis.

Dominique Baudis évoque cette époque et cette région sans référence artificielle et excessive à notre époque. Car les problèmes se présentent différemment. Baudis décrit la déliquescence du royaume des croisés et l'on constate que les chrétiens furent les auteurs de leur propre chute.

L'auteur souligne la présence du philosophe juif Maimonide qui, à l'instar d'autres penseurs de cette époque, était également médecin. Il fut celui de Saladin, qu'il accompagnait dans ses déplacements. Selon une légende, Saladin aurait proposé à Maimonide de gouverner Jérusalem. Mais ayant compris qu'il ne s'agissait que d'une tactique politique de circonstance, il a refusé et fut choisi plus tard par les musulmans comme chef de la communauté juive de Fostat (Le Caire).

Le livre de Baudis se lit comme un roman policier. On prend plaisir à se plonger dans cette histoire ancienne, tout en ayant l'impression qu'elle demeure très proche.

## LA CONJURATION

Dominique Baudis  
Grasset  
Paris, 2001, 356 pages

## Essais sur le relativisme et la tolérance

FERNAND OUELLET

Le relativisme met-il sur le même pied les croyances traditionnelles et la science moderne?

Le relativisme est-il une position moralement défendable, puisqu'il semble mettre sur le même pied toutes les conceptions du bien?

Le relativisme culturel peut-il servir de point d'appui à un aménagement viable des relations interculturelles dans des sociétés pluriethniques et pluri-religieuses?

L'examen de quelques aspects du débat sur ces questions dans la philosophie politique contemporaine a conduit l'auteur à se demander si la tolérance n'est pas un concept plus fécond que le relativisme pour faire une place à la diversité dans les sociétés multiculturelles.

244 pages • 25 \$



PUL-IQRC

Tél. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3305  
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca  
http://www.ulaval.ca/pul

Un grand vent de passion souffle d'Amqui, P.Q.!



JOS VENNÉ ARCHITECTE

ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE 20 ans d'histoire

EXPOSITION À L'ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE 2050, RUE AMHERST

VISITES GUIDÉES EN AUTOBUS EN COLLABORATION AVEC L'AUTRE MONTRÉAL

LES DIMANCHES 21, 28 OCTOBRE ET 4, 11 NOVEMBRE

INFORMATIONS: (514) 528-8444

UQAM Université du Québec à Montréal

# LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Musique, tofu, picote et Violette...

### LA FUGUE DE LEILA

Maryse Pelletier  
La Courte Echelle,  
coll. «Roman +»  
Montréal, 2001, 160 pages

### SIMON ET VIOLETTE

Texte d'Andrée-Anne Gratton,  
ill. de Léanne Franson  
Pierre Tisseyre, coll. «Sésame»  
Montréal, 2001, 68 pages

### TOFU TOUT FLAMME

Texte de Gaëtan Chagnon,  
ill. de Philippe Germain  
Soulrières éditeur, coll. «Ma petite  
vache a mal aux pattes»  
Montréal, 2001, 80 pages

### LA PICOTE

DU VENDREDI SOIR  
Texte de Nathalie Ferraris,  
ill. de Paul Roux  
Soulrières éditeur, coll. «Ma petite  
vache a mal aux pattes»  
2001, 56 pages

### GISÈLE DESROCHES

Les jeunes lecteurs ont à leur disposition, par les temps qui courent, une telle abondance de titres qu'ils ne savent plus où donner de l'œil. Dans le lot, à travers un tas de redites et de thèmes réchauffés, on dénicher parfois quelques sons de cloche nouveaux ou des textes vraiment beaux. Ainsi en est-il de *La Fugue de Leila* de Maryse Pelletier. Paradoxalement, héros et héroïnes qui fuguent sont nombreux dans la littérature jeunesse. Leila (16 ans) a ceci de particulier qu'elle est vue à travers les yeux de son ami Vincent, qui la cherche (la seule piste pour la rejoindre est la musique), et que le récit évolue dans un univers musical autre que le rock.

Leila était la violoncelliste du groupe Tubulures, orchestre formé d'étudiants musiciens pour lequel compose Vincent, héros de *La Musique des choses*. Jackson, avec qui elle vient de rompre, fait partie de l'orchestre aussi. C'est la dernière œuvre de Vincent, intitulée *Liberté*, qui a tout déclenché. Les recherches de Vincent le conduiront à découvrir des as-



pects insoupçonnés de son amie d'enfance, si déroutante et imprévisible, formant, à mesure des signes débusqués, une piste jusqu'à elle qui se précise et s'éclaircit tout au long du parcours.

La tension dramatique est soutenue sans être alarmiste; les moyens déployés sont peu banaux; l'écriture, fluide et forte, laisse une empreinte discrète à la manière d'une pièce musicale. Le motif de la liberté est bien sûr exploré, de même que le respect de l'autre, la quête de l'identité. Ce sont des thèmes chers à l'adolescence sur lesquels l'auteure improvise avec un grand doigt, laissant en prime au lecteur réflexions subtiles et sensibles sur la créativité, l'amour, l'amitié. Une lecture somme toute inspirante où des personnages hors du commun évoluent.

*Simon et Violette* présente à sa façon un personnage hors du commun à des lecteurs de sept à neuf ans invités à défaire certains préjugés. Simon est le seul nouveau de sa classe, le seul portant le prénom de Simon et le seul sans grands-parents. Pour lui qui ne rêve que de passer inaperçu, d'être comme les autres, la journée des grands-parents organisée à l'école est une rude épreuve. Une femme âgée tricotant sur son balcon, la Violette du titre, élue par Simon grand-mère d'un jour, lui fera peut-être regretter

son audace. Il est question dans ce court récit vivifiant de personne aveugle, de violon, d'originalité vestimentaire, de débrouillardise, de timidité, de stratégie pour manipuler les parents... Bref, il y a de quoi s'amuser sans s'ennuier une seconde.

Gaëtan Chagnon signe quant à lui le tonique petit roman *Tofu tout flamme*, bâti autour d'un thème curieusement rarement abordé: celui des inconvénients d'avoir un parent fumeur, qui vaient bien, selon la jeune Cybèle, les inconvénients d'un parent qui tente pour la première fois de se libérer de l'atroce nicotine. Quand en plus le désir d'une bonne alimentation «granola-santé-nature-diète-minceur-sans-cholestérol-sans-aspartame» s'en mêle pour plaire à un certain commis du rayon des lé-

gumes, alors là, c'est la catastrophe. C'est un récit vitaminé, les personnages ont du caractère, l'intrigue est bien ficelée malgré les quelques fils qu'elle laisse dépasser. On s'y amuse bien.

Autre trouvaille, un livre parfaitement contagieux: *La Picote du vendredi soir*. Nathalie, fille unique, y raconte comment, un certain soir, elle a attrapé la varicelle en regardant son émission préférée à la télévision. Si le fil est un peu mince et les personnages plutôt convenus, le récit est enjolivé de petites digressions et réflexions amusantes. Mais surtout, l'éditeur a joué le jeu jusqu'au bout, allant jusqu'à donner aux couvertures l'aspect picote, c'est-à-dire parsemé de petits points gonflés en relief, que l'on peut sentir sous les doigts. Ça devrait faire fureur.



### LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

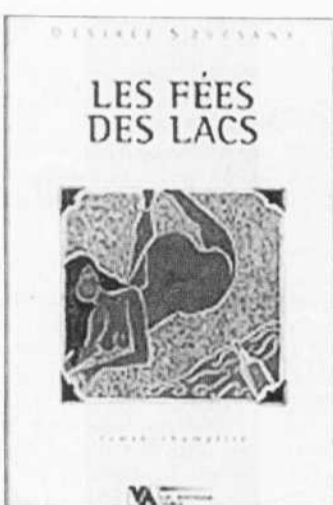
## Rencontre du troisième type

### SOPHIE POULIOT

Auteure relativement prolifique durant les années 80, Désirée Szucsany (*La Chasse gardée, Le Violon, La Passe, Les Fillets*) publie cette fois, aux Éditions Varia, un «roman champêtre». Pourquoi champêtre? D'une part, parce que l'action se situe à Carré-des-Sources, petite bourgade entourée de monts et criblée de lacs. D'autre part, et là réside l'essentiel, parce que certains des personnages, mi-réels, mi-imaginaires, semblent faire corps avec leur environnement, les uns comme l'autre s'inscrivant dans une troublante et séduisante irréalité.

*Les Fées du lac*: le titre en dit long. Il ne s'agit ici ni d'une métaphore ni du renvoi à quelque lieu réel au nom fantaisiste. Szucsany raconte bel et bien l'histoire d'un homme, journaliste, dont la vie bascule après avoir rencontré des fées. Ni plus ni moins. Les allées et venues orchestrées par l'auteure entre banalité du quotidien et percées fantastiques respectent un équilibre qui tient constamment le lecteur en haleine. C'est, en fait, ce qui donne tout son charme au roman.

Paul, employé d'une revue médicale, est envoyé en région afin de couvrir un colloque sur la psychiatrie. Faute de préférer la popularité à la qualité et de travailler pour un riche média de masse, le reporter est contraint de loger chez l'habitant plutôt qu'à l'hôtel où se déroule le congrès. Ainsi fera-t-il la connaissance de Belzé-



mir, de Lalouette et de Folette. Il sympathise avec cette dernière alors que, insomniaque, il s'adonne à une balade nocturne qu'il voudrait somnifère. Folette, cette nuit-là, a mis sa fille au monde et la baigne dans un étang. Le lendemain matin, la petite Lola marche; en début de soirée, elle est une jeune fille.

Evidemment, Lola est une des fées du lac. Quoi qu'il en soit de l'intérêt de la chose et de la façon habile dont est présentée la découverte, certaines questions laissées sans réponse pourront agacer. Par exemple, Lalouette et Folette sont-elles des fées? L'auteure soutient que les fées ne possèdent aucune mémoire; or les deux femmes en ont une. Lola est pourtant née de Folette et d'un bougre du village, remarquable ni

pour sa magie ni pour son humanité. Comment naissent les fées?

De même, que vient faire le récit de l'amour de Paul pour feu son épouse dans le déroulement de l'histoire principale, soit celle des fées, dans laquelle l'auteure tend à faire s'insérer celle de Paul? Rien n'interdit de penser qu'on laisse ici planer quelques doutes à dessein afin de permettre plusieurs interprétations; or le lecteur en sait encore trop peu. De plus, la dernière page arrive bien trop vite. Si l'œuvre avait été un film, on aurait pu dire qu'une telle conclusion préparait le terrain à une suite. Esquissée, la vie de Paul au sein de ce pays féerique n'est en rien développée. Ce dernier point n'est qu'à moitié un reproche dans la mesure où, si le lecteur se désole de voir arriver la fin, c'est aussi parce qu'il est charmé par sa lecture.

En effet, l'opposition entre personnages plus ou moins fantasmagoriques et individus ordinaires installe une dynamique propice à l'intrigue, à quoi s'ajoutent plusieurs péripéties. Ainsi, même si l'on comprend rapidement qu'une écrivaine se cache derrière le narrateur mâle — ils ne sont pas si nombreux les auteurs masculins qui disent d'une femme qu'elle dégage une aura de puissance — et en dépit de quelques maladresses dans la langue (par exemple, s'agissant de la pluie: «Il ne mouillait presque plus»), le lecteur appréciera *Les Fées des lacs*, car le roman est tout imprégné d'une délicieu-

se naïveté, d'un rythme entraînant et d'une indéniable... féerie.

### LES FÉES DES LACS - ROMAN CHAMPÊTRE

Désirée Szucsany  
Éditions Varia  
Montréal, 2001, 162 pages

Une nouvelle collection!  
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

### LILI GULLIVER

DIANE BOISSONNEAULT

ÉCRIRE  
AMOURS,  
DÉLICES  
ET  
ORGASMES

## Critique de la raison sociale

L'École de Francfort et sa théorie de la société

### Jan Spurk

Jan Spurk

Critique de la raison sociale

L'École de Francfort et sa théorie de la société

Les Presses de l'Université de Laval

250 pages

26 \$

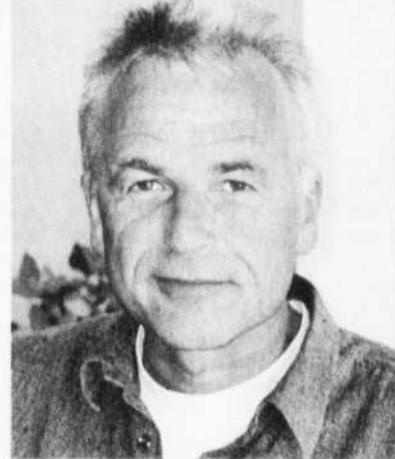
COLLECTION SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE dirigée par Daniel Mercure

PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656 3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca

http://www.ulaval.ca/pul



Cet ouvrage présente et analyse les grandes thèses élaborées par les deux principaux représentants de l'École de Francfort, à savoir Adorno et Horkheimer. Ils ne cessent d'analyser les maux et les manques de nos sociétés modernes. Revisiter aujourd'hui les analyses de l'École de Francfort constitue certainement une excellente manière de comprendre notre époque, laquelle est marquée par le renforcement du capitalisme sous une forme mondialisée.

# ADOS!

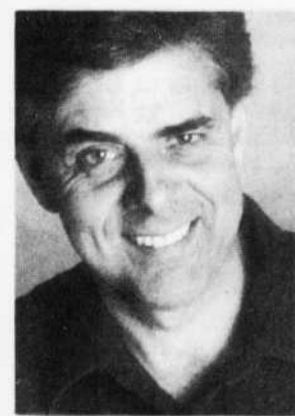
VIVRE DANS UNE FAMILLE MONOPARENTALE  
B.R. Wagnon et al. • ISBN: 2-89381-802-1 • 184 p. • 18,95 \$

MANGER À LA MAISON  
Comment prévenir les désordres alimentaires  
Clare Tattersall • ISBN: 2-89381-822-6 • 184 p. • 14,95 \$

LES DANGERS DU TATOUAGE ET DU PIERCING  
Laura Reynold • ISBN: 2-89381-817-X • 76 p. • 10,95 \$

La collection ADOS a été conçue spécialement pour les adolescents. Elle traite de problèmes qui les concernent, inhérents à la société moderne et à son mode de vie. Des ouvrages simplement écrits, clairs et précis, à la portée de tous.

Les Éditions LOGIQUES inc.  
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6  
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES



Marc Fisher auteur du nouveau suspense *Miami*



Dominique Demers auteur de *Une drôle de ministre*



Réjean Tremblay auteur de *Lance et compte et Scoop*

## Structurez votre histoire

un atelier d'un jour avec Marc Fisher, Dominique Demers et Réjean Tremblay

- le roman jeunesse avec Dominique Demers
- la téléserie avec Réjean Tremblay
- la structure avec Marc Fisher

Spécial édition: Anne-Marie Villeneuve, éditrice

"Un des événements les plus courus à Montréal!" La Presse

Date: le dimanche, 18 nov., de 9h00 à 17h00 hrs

Lieu: Holiday Inn, 450 Sherbrooke ouest, Mtl.

Coût: Tarif régulier: 125\$ (taxes incluses)

Tarif étudiant: 95\$ (taxes incluses)

Inscription: (514) 326-8485

## LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

## L'île au désir

La littérature sert parfois à combler les trous de l'histoire. Ainsi Michel Tournier, inventant la destinée d'un quatrième roi mage dont l'existence aurait été mentionnée, en passant, dans les Écritures. Ou, plus près de nous, Gérard Messadié nous introduisant dans les arcanes de la vie conjugale de Socrate. Là où la documentation fait défaut, l'imagination du romancier peut s'appuyer sur les silences d'une réalité dite « officielle » pour s'élever en vol libre et occuper tout ce terrain situé à la marge du roman historique et de l'essai biographique traditionnels. Fiction et vérité s'embrouillent alors irrémédiablement, et de cette ambiguïté naît, entre autres, le plaisir de la lecture.

N'étant pas du tout exégète, j'ignore si Robert-Louis Stevenson fut réellement, durant son séjour aux îles Samoa, soupçonné du viol et de l'assassinat d'une fillette, et ensuite d'avoir mis le feu à un salon dont tous les occupants furent brûlés vifs. Alberto Manguel choisit, en effet, de traiter le célèbre auteur de *L'île au trésor* avec tous les égards narratifs dus à un personnage de (court) roman, ce qui veut dire qu'il le plonge sans ménagement dans un bouillonnement de contradictions où l'on verra s'affronter, ainsi qu'il se doit, le Bien et le Mal. L'astuce qui est à la base de ce beau petit livre est toute simple: Stevenson, passé à la moulinette de sa propre médecine, se voit offrir, sous le délétère climat des tropiques, la possibilité de rencontrer son propre « doppelgänger », ou double maléfique. Un Mister Hyde qui, ayant quitté les froides et brumeuses rues de Londres pour venir s'incarner sous les palmiers, se présente sous les traits d'un inquiétant missionnaire issu, lui aussi, des brumes nordiques, grand précheur

de vertu et de piété dont l'âme noire et glaciale se verra peu à peu dépouillée de tous ses masques et dont les actions vont bientôt révéler tout le cynisme.

On songe à Jim Baker, à Jimmy Swaggart et à tous ces professeurs de repentance surpris un jour ou l'autre la main dans le sac. Qui, en effet, sinon ceux dont la mission, sur cette terre, est de conjurer les flammes de l'enfer, serait mieux placé pour subir leur fascination? « Faites ce que je dis, pas ce que je fais! » pourrait servir de devise non seulement à ce très troublant Mr. Baker (dont Manguel, dans une note apparaissant en fin de volume, affirme avoir déniché le nom dans la correspondance de Stevenson), mais aussi à une bonne partie de l'engeance prédicatrice, surtout lorsque, en accord avec la tradition protestante, celle-ci voit dans le « bon sauvage » une

âme perdue de toute façon. Les échos d'une certaine idéologie coloniale retentissent donc à travers ce petit livre épuré, porteur d'une substance riche et concentrée, qui puise à même le terreau des interrogations spirituelles de l'Occident. Roman de l'exil et de l'écriture, aussi. La nostalgie de l'écrivain, chez Stevenson, se présente sous une forme dédoublée. L'Écosse natale, affirme-t-il à son visiteur, est « plus présente encore que lorsque j'y habitais. Je m'endors avec son humidité froide dans les narines et je m'éveille avec dans les yeux les fumées de ses cheminées ». Mais aussi, écrit Manguel, la nostalgie, pour cet homme de quarante-quatre ans, « était la douleur de laisser passer au large des endroits qu'il n'avait jamais vus ». La nostalgie, morteur, peut-être, de toute écriture, serait aussi l'envers sombre et le succédané crépusculaire du dé-

sir. L'écriture exige cette tension constante d'une reconstitution en retrait du monde, là où la réalité, ultimement dérobée aux sens, nourrit le souvenir: « La jeune fille de la fête prête son sourire au personnage de la jeune femme dans son récit, et Stevenson se dit que c'était assez la posséder... » Et encore: « [...] une vie romanesque ne convenait pas à un auteur de romans: [...] un homme n'écrivait pas de meilleurs récits d'aventures pour avoir appris à couper du bois et à dépiécher un lièvre. »

## Les tiraillements du désir

Une telle position permet à Stevenson de décrire avec précision le rude climat de ses landes originaires alors même que le « violent soleil du Sud » écrase son refuge insulaire, mais elle ne le mettra nullement à l'abri des tiraillements du désir. L'apparition du pasteur, véritable Mister Hyde au verbe tonnant et au comportement dévoyé, qui semble capable de donner corps, tout en les châtiant, à ses désirs les plus inavouables, va entraîner l'écriture de Stevenson dans un abîme de pulsions où sa femme, la douce Fanny, refusera de le suivre. C'est donc sur le terrain de la littérature elle-même que se jouera, pour le romancier de l'aventure, l'éternel affrontement entre le Bien et le Mal, et c'est de là seulement que pourra venir la rédemption.

D'autre part, l'île que décrit Manguel se présente sous les apparences d'un véritable paradis de la fiction. Tusitala, « le dieu de contes » (tel est le surnom donné à Stevenson par les indigènes), explique: « Dans cette partie du monde, les histoires qu'on raconte deviennent un élément de la réalité. »

Stevenson sous les palmiers reprend la dichotomie bien connue qui oppose le Nord et le Sud, en leur attribuant une « climatologie » morale aussi bien que physique. Selon cette croyance occulte, le soleil des

tropiques serait délétère pour l'esprit et propice à toutes formes de relâchement et de débauche. Le ciel du Nord, en revanche, serait propre à fouetter l'âme et la droiture des mœurs. Cette géographie d'une esquisse un peu facile n'explique bien sûr pas certains comportements observables à White Horse et à Blanc Sablon. Mais il cadre parfaitement avec le mythe de la tentation édenique qui est ici mis en scène. D'un côté, l'innocence native; de l'autre, les bonnes intentions de l'homme blanc, porteur d'un bagage culturel qui semble a priori le condamner et l'exclure. Stevenson a beau prendre la défense des indigènes dans leurs démêlés avec l'administration coloniale, et manifester une ouverture prudente (nordicité oblige) devant leurs mœurs libres et colorées, on sent bien (et telle semble être la conclusion de Manguel) que l'homme occidental, même avec les meilleures dispositions, ne peut débarquer là-bas sans être accompagné de son double maléfique, celui qui le suit pas à pas comme les vendeurs du Temple, en l'occurrence trafiquants d'eau-de-vie, qui suivent ici les missionnaires de la Compagnie de Jésus. « [...] les choses qu'il a apportées de chez lui ne sont pas bonnes pour l'île, ou peut-être que l'île n'aime pas ces choses », observera un insulaire.

Mister Hyde au paradis... Il fallait un romancier, doté, qui plus est, d'une plume fort élégante, pour obliger le plus célèbre double de la littérature à quitter ses affreux bouges londoniens.

## STEVENSON SOUS LES PALMIERS

Alberto Manguel  
Traduit de l'anglais par Christine Le Bœuf  
Actes-Sud/Leméac  
Arles/Montréal, 2001, 89 pages



Louis Hamelin

## PHILOSOPHIE

## L'oubli de l'amitié

GEORGES LEROUX

Si l'amitié était mieux pratiquée et ses idéaux mieux incarnés politiquement, nous aurions sans doute moins besoin de psychanalystes. C'est ce que suggèrent certaines réflexions d'un récent numéro de la revue *Conjonctures* (n° 32, printemps 2001), publié ironiquement sous le titre *Freud/Freud*. Cette remarque mérite d'être relevée, car elle met en relief, sous l'abondance des écritures du soi et du souci du développement personnel, la rareté symptomatique des écritures de l'amitié aujourd'hui. Pour un Blanchot, pour un Derrida (*Politiques de l'amitié*, Gallimard, 1994), relisant Aristote et Montaigne, combien d'essais sur Narcisse, combien encore sur les soins de l'âme. A un sujet de plus en plus oppressé par sa solitude, l'époque semble vouloir offrir les moyens de souffrir moins et de grandir seul de manière souveraine.

Cette situation explique sans doute que, dans la belle anthologie sur l'amitié que fait paraître la collection « Corpus », les textes soient pour la plupart des écrits provenant de l'Antiquité. Ni Montaigne ni Pétrarque, auquel Claude Lafleur consacre par ailleurs une magnifique étude, n'ont cru faire autre chose que de reprendre la pensée de leurs maîtres anciens, tant ils étaient persuadés que Rome et la Grèce avaient atteint dans ce domaine la perfection et la sagesse.

Et pourtant, rien n'est moins clair que cette idée d'un lien, à la fois éthique et politique, engageant toute l'humanité dans une sympathie universelle par le moyen de l'affection privée. Comme l'écrit Dimitri El Murr, qui a préparé cette anthologie, il s'agit pour nous de retrouver l'amitié comme problème: si l'Antiquité a tant peiné à la définir, c'est d'abord parce qu'elle jugeait que

l'amitié est, contrairement à l'amour, susceptible d'une rationalité. Le projet de dire pourquoi mes amis sont ceux-ci se fonde sur la certitude que je les ai choisis et qu'ils ont fait réciproquement de même. Cette réciprocity se fonde à son tour sur une demande et sur une offre qu'Aristote avait identifiées à la vertu. L'idéal antique suppose en effet que le plaisir d'une vie partagée n'est jamais aussi grand que s'il est nourri par le désir de devenir, au contact de l'autre, meilleur, et cela sous quelque rapport que ce soit.

## De l'autre à soi

La définition célèbre de l'ami comme un autre moi-même trouve son sens non pas tant dans le fait que l'amitié permet de dépasser la solitude, mais qu'elle rend possible une altérité qui me fait reconnaître mes propres finalités. A sa limite, cette finalité se découvre comme un altruisme généreux, et chacun doit à l'amitié la plus parfaite de pouvoir évoluer vers toujours plus de désintéressement. Tous ceux qui ont critiqué l'amitié, pour n'y dénoncer qu'une illusion de plus sur le chemin de l'égoïsme, ont cherché à débarrasser derrière cet altruisme la forme la plus perverse de l'amour de soi, de la manipulation et de l'auto-satisfaction. Les Anciens ne s'embarraient pas de ces objections, tant ils étaient sensibles aux bienfaits politiques de l'amitié et au devoir de la cultiver. Leurs traités sont remplis d'une exigence et d'une générosité par rapport auxquelles le soupçon narcissique paraît à la fois mesquin et ridicule.

L'histoire de cet idéal le montre de manière exemplaire: les no-



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY  
Pétrarque

Ce recueil présente un ensemble de textes qui permettent d'approfondir toutes ces questions, autant l'idéal d'une altérité parfaite que les critiques chrétiennes et modernes. Le seul auteur contemporain qui y figure est Maurice Blanchot, dont l'hommage à son ami Georges Bataille fait déjà l'objet de la méditation de Derrida sur la mort de l'ami. Ce texte, un des plus beaux de toute l'histoire de l'écriture de l'amitié, est un éloge de la distance et du respect. « Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi dans notre éloignement. »

## L'exemple de Pétrarque

Cet ensemble fait défaut Pétrarque (1304-1374), mais cette lacune est compensée dans un livre qui nous redonne un vaste choix de textes de l'œuvre latine, traduits et présentés par Claude Lafleur. Lecteur de Cicéron et de Sénèque, le grand humaniste a voulu, surtout dans sa correspondance, faire revivre l'idéal ancien de l'amitié, mais il y affronte aussi la question de l'infidélité et de la trahison. Pour lui, le fondement de l'amitié est la confiance et la loyauté. Viennent-elles à manquer, c'est que la vertu elle-même n'était pas présente, et si un ami nous fait du tort, il est inutile de blâmer les circonstances. On lira avec beaucoup d'intérêt le chapitre que l'auteur consacre à la vie amicale de Pétrarque, et en particulier les lettres à Philippe de Cabasole et Francesco Nelli: les exhortations et les demandes, à la fois si fines

et si élaborées, que Pétrarque prend le soin d'y exposer son indice de ce sentiment de la fragilité de l'amitié, de sa précarité. Epris d'une sincérité qu'il veut absolue, l'humanisme est obsédé par la crainte du propos déloyal, autant pour lui-même que chez les autres. Son modèle est la constance de Socrate, sa parfaite dévotion. Toutes ces lettres nous étonnent par leur empressément, et leur désir d'annuler dans le monde toute adversité, de faire régner la paix semble plus proche de l'Antiquité que de la déshumanisation moderne. Mais leur écriture est aussi une amorce de cette conversation infinie, toujours déjà consciente de l'abîme sur lequel elle repose, et par là Pétrarque est moderne. L'infini de l'amitié, son ineffabilité ne sont-ils pas le signe le plus certain, aux yeux de notre contemporain Blanchot, de son authenticité?

## L'AMITIÉ

Textes choisis et présentés par Dimitri El Murr  
Flammarion,  
collection « GF/Corpus »  
Paris, 2001, 249 pages

PÉTRARQUE ET L'AMITIÉ  
- DOCTRINE ET  
PRATIQUE DE L'AMITIÉ  
CHEZ PÉTRARQUE  
À PARTIR DE SES TEXTES  
LATINS

Claude Lafleur  
Presses de l'Université Laval et  
Librairie philosophique J. Vrin,  
collection « Zétésis »  
Québec et Paris, 2001, 225 pages

## À L'ESSENTIEL

## La puissance d'une femme

liberté

n° 253

LA DERNIÈRE  
ODALISQUE

Fayçal Bey  
Éditions Stock  
Paris, 2001, 469 pages



HOMMAGE  
À  
Michel Beaulieu

Incluant des inédits de Geneviève Amyot et de Marie Uguay.

qu'il eut pris le pouvoir, décida de le déposer et de jeter les membres de sa famille en prison.

Feyçal Bey voue à sa grand-mère Safiya une admiration sans bornes. Femme forte, décidée, elle a su affronter toutes les vicissitudes de l'histoire et s'est acharnée à défendre sa dignité et son intégrité, physique et morale. Au palais ottoman, elle réussit à dépasser un statut correspondant au départ à celui d'une domestique. En Tunisie, par-delà les intrigues et les pièges, elle surmonte l'infériorité de son état pour épouser un prince. Son ultime combat l'opposa à Bourguiba qui, bien qu'elle l'eût connu comme combattant nationaliste et familier du palais, lui interdit toute familiarité. Car devenu président, il s'employait à effacer les vestiges du pouvoir monarchique.

Safiya, femme forte qui triomphe de tous les obstacles, ressemble à d'autres figures féminines que des romans historiques populaires offrent depuis quelques années à l'admiration de leurs lecteurs.

Dans *La Dernière Odalisque*, les événements historiques se déroulent en arrière-plan, sous le couvert d'intrigues de palais. C'est la figure d'une femme exceptionnelle qui est mise en lumière, et le lecteur prendra plaisir à suivre les péripéties de son existence.

Naim Kattan

## Planète rebelle

www.PlaneteRebelle.qc.ca

## Contemporain, le conte?

Dirigé par Christian-Marie Pons  
Essai, 124 pages

La cinquième édition du Festival interculturel du conte du Québec, en octobre 1999, a été l'occasion de rassembler conteurs et amateurs du conte pour réfléchir et échanger sur la pratique actuelle de cet art. Sous le couvert d'une question générale « Contemporain, le conte? », quatre thèmes et autant de rencontres ont été proposés: L'urbanité et les médias, Le Québec et le multiculturalisme, Le conte renouvelé et le conte en région.



Vous êtes invités à assister  
à deux tables rondes dans le cadre du  
Festival interculturel du conte du Québec

Lundi 22 octobre 2001

9h30 à 12h: « Le conte aujourd'hui, divertir ou subvertir: l'imaginaire » Animateur: Christian-Marie Pons

14h à 16h30: « Le conte aujourd'hui, divertir ou subvertir: le répertoire » Animateur: Christian-Marie Pons

Entrée libre

Université du Québec à Montréal  
Pavillon V, 209 Sainte-Catherine est, salle V-R820

Infos: Marie-Fleur Beaudoin (514) 278-7375  
www.festival-conte.qc.ca

## Jean-Marc Massie

Petit manifeste à l'usage  
du conteur contemporain

Essai, 96 pages

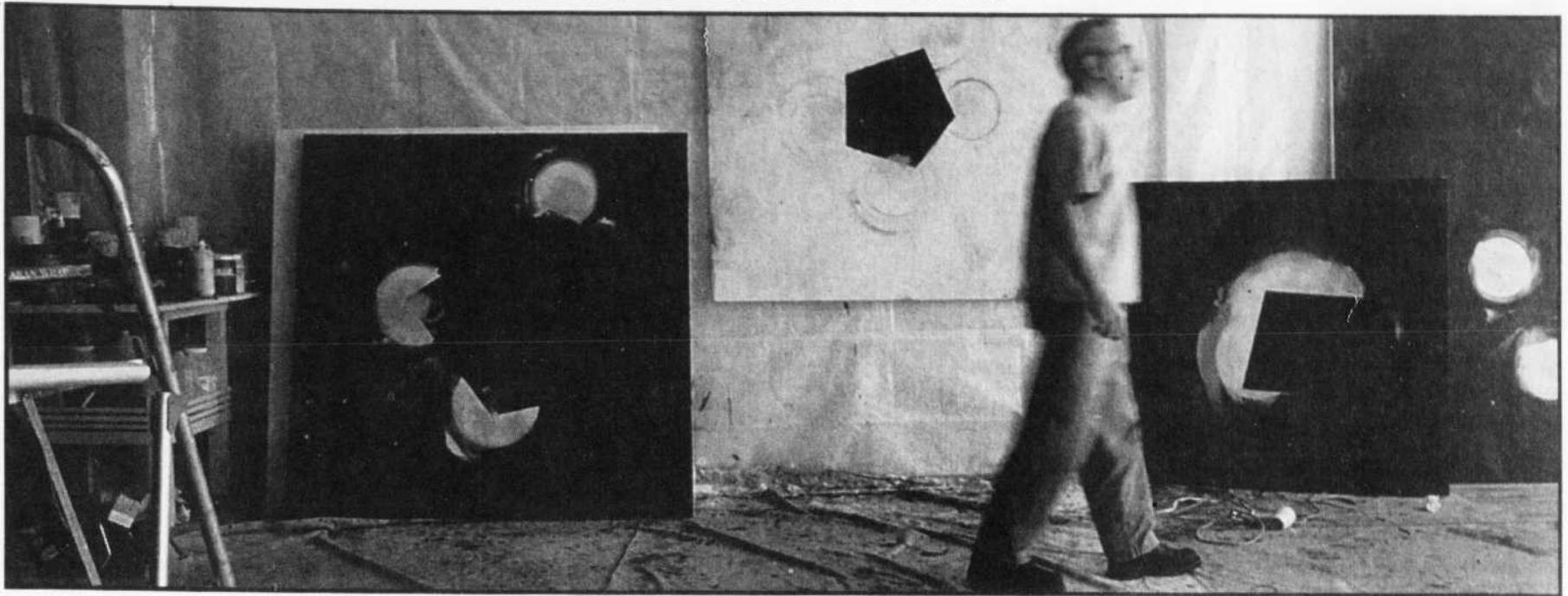
A l'ère de la mondialisation croissante, l'auteur croit fermement en la capacité du conteur à subvertir les représentations hollywoodiennes du monde...



LE DEVOIR

## DE VISU

ART CONTEMPORAIN



Pierre Blanchette dans son atelier, 2001

SOURCE: LES ATELIERS S'EXPOSENT

## Exposer les ateliers

Après quatre années de relâche, l'événement prend une nouvelle tournure

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Les deux prochaines fins de semaine permettront de se familiariser avec un aspect encore méconnu de la création contemporaine dans le domaine des arts plastiques. De retour après une interruption de quelques années, l'événement Les ateliers s'exposent revient, selon une formule revue et augmentée. L'organisme Cobalt Art Public est toujours derrière l'initiative qui, depuis 1991, tente d'élargir les réseaux de diffusion de l'art contemporain. Avec l'arrivée d'une commissaire qui a fait des ateliers d'artistes la spécialité de ses études, Véronique Rodrigue, l'événement prend une nouvelle tournure.

En 1991, 65 artistes s'étaient mis d'accord pour ouvrir leurs ateliers au grand public. À l'origine, les visites avaient lieu sur quatre fins de semaine. Après quatre années de relâche, pour cette sixième édition, l'événement s'est concentré sur deux fins de semaine, mobilisant un nombre restreint d'ateliers: ceux d'Alfredo Abeijon, Pierre Blanchette, Sylvain T. Cousineau, Pascal Dufaux, Mei-Kei Feu, Andrew Forster, Jérôme Fortin, Diane Gougeon, Dominique Goupil, Isabelle Hayeur, Eric Lamontagne, Valérie Lamontagne, Michael Merrill, James Newman, Carmen Ruschinsky, Armand Vaillancourt, Henri Venne et Mary Sui Yee Wong. Auxquels s'ajoute la participation de l'Atelier Circulaire et de l'Atelier

Fovea, des collectifs, pour une soixantaine d'artistes au total.

## Nouvelle formule

L'édition actuelle annonce quelques changements. D'abord, elle ne fait plus uniquement dans la promenade, s'étant dotée d'un point d'ancrage. Depuis la semaine dernière, une exposition accueille les visiteurs à une adresse centrale, sur le parcours des vingt ateliers choisis. À la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, des œuvres sont présentées, qui retiennent l'atelier comme thématique. C'est là un des principaux ajouts de l'événement.

En galerie, explique Véronique Rodrigue, on a demandé aux artistes de produire des objets «qui parlent de l'atelier, de leur processus, de la façon dont ils travaillent ou qui les montre en atelier». L'événement est conçu de manière à donner à réfléchir sur la réalité des artistes dans le contexte de la pratique en atelier.

Ces derniers ont été retenus sur la recommandation d'un comité de quatre personnes: à la commissaire déjà nommée se sont ajoutés Joanne Germain, de la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal, Isabelle Courteau, de Cobalt, et André Clément, président du conseil d'administration du même organisme. Quelques critères ont présidé à ces choix. Les artistes ayant participé à des éditions antérieures de l'événement ne pouvaient être retenus. Les «chromos» étaient d'emblée exclus. Étaient considérés par ailleurs des artistes de plusieurs disciplines. «On a sorti des noms, une soixantaine.»

Quelques problèmes se sont posés, notamment en raison de la participation de plusieurs artistes à la vitrine du Québec à New York, qui a dû être annulée, comme on le sait. L'autre problème est relié plus directement à la problématique de l'événement. «Plusieurs artistes n'ont pas d'atelier. Certains travaillent dans un bout de la cuisine ou de leur chambre à coucher et ne voulaient pas ouvrir leur porte. D'autres n'ont carrément pas d'atelier en ce moment.» Il a donc fallu rectifier le tir. Les artistes qui ont accepté étaient situés dans l'axe Saint-Laurent/Saint-Denis. Contrairement aux éditions précédentes, on a veillé à ce qu'aucun atelier du parcours ne soit isolé.

Cela étant, Rodrigue soutient que, sur cet axe, «très peu d'artistes ont des ateliers séparés de la maison, parce que ça coûte trop cher». Le phénomène n'est toutefois pas généralisé. En périphérie du centre-ville, les ateliers sont davantage distincts. Dans les éditions confiées aux commissaires Gilles Daigault et Marie-Michèle Cron, en 1995 et 1996, rappelle Rodrigue, les ateliers étaient toujours autonomes. Leur réflexion allait alors dans une direction différente.

Or, Rodrigue observe que «de plus en plus d'artistes n'ont pas de lieux permanents de travail. Ce que l'événement montre, c'est que de plus en plus, l'atelier est un processus, ce n'est pas un lieu fixe. Au besoin, l'artiste loue un espace s'il en a besoin, ou il vide une pièce de l'appartement, pour voir, lorsqu'il produit des objets». Selon la commissaire, cette situation est à mettre en parallèle

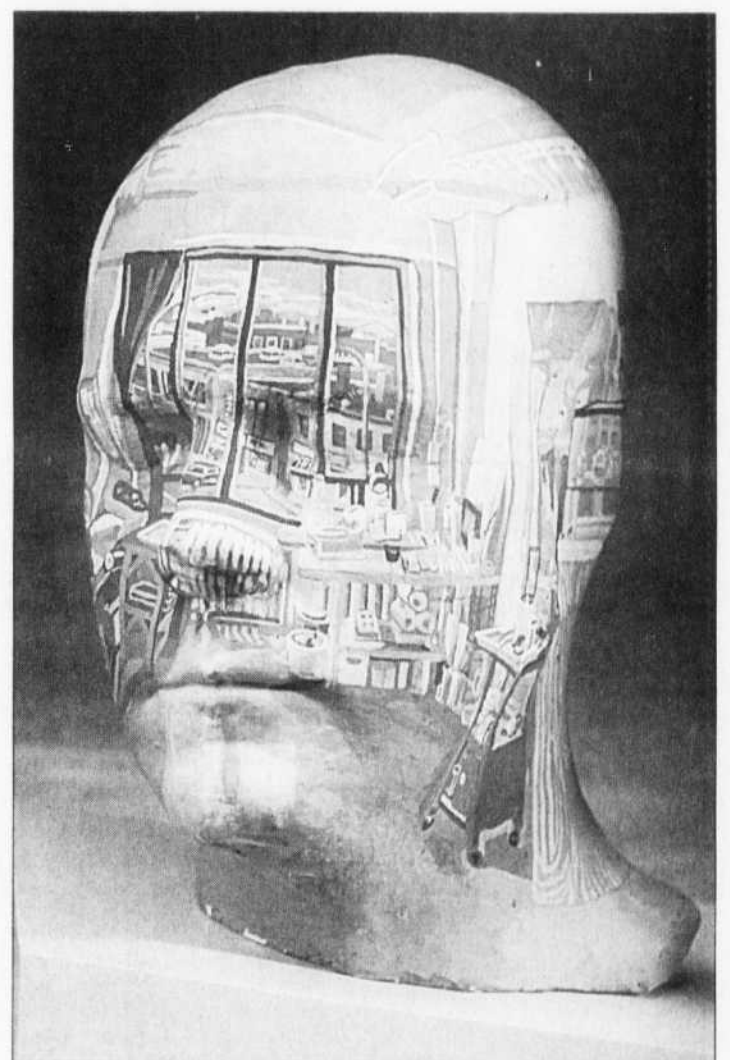
avec le système des bourses qui, en règle générale, alloue les sommes de manière ponctuelle. «Les artistes fonctionnent par projets. On ne parle plus de la vie d'artiste comme avant, quand les artistes produisaient sans attendre d'être exposés.» La corrélation entre le système des bourses et la nouvelle réalité de l'atelier est claire dans l'esprit de la commissaire.

## Une publication

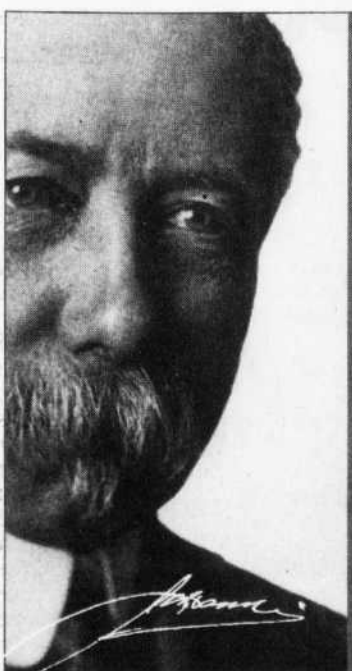
Le dernier volet concerne une publication qui reste à venir. Les éditions antérieures du catalogue comprenaient un texte de présentation du commissaire, des photographies des ateliers, et on demandait aux artistes d'écrire sur leur pratique, sur leur atelier. «On a profité du fait que j'avais réfléchi sur l'atelier pour essayer de voir ce qui se passe à Montréal.» La thèse de doctorat récemment soutenue par Rodrigue porte justement sur ce sujet. Selon l'approche qui est la sienne, empruntant ses méthodes à la sociologie de l'art, Rodrigue a reçu en entrevue les artistes, «afin de réaliser une synthèse». Les résultats seront publiés dans une revue d'art contemporain montréalaise encore à préciser.

## LES ATELIERS S'EXPOSENT

Les 20, 21, 27 et 28 octobre  
De 13h à 17h  
Information: Maison de la culture  
Plateau-Mont-Royal  
465, avenue du Mont-Royal Est  
Montréal  
Tél.: (514) 872-2266



Head (Studio 4324 Saint-Laurent), 1995, de Michael Merrill.



**JOS. VENNE**  
ARCHITECTE

**ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE**  
2050, RUE AMHERST

EXPOSITION À L'ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE  
2050, RUE AMHERST

VISITES GUIDÉES EN AUTOBUS EN COLLABORATION AVEC L'AUTRE MONTRÉAL

LES DIMANCHES 21, 28 OCTOBRE ET 4, 11 NOVEMBRE

INFORMATIONS : (514) 528-8444

**UQÀM**  
Université du Québec à Montréal

**ALICA**  
ALLIANCE POUR LA CIRCULATION DE L'ART

**8 MANŒUVRES EN QUÊTE D'UN TERRITOIRE**

**CYBER-REPORTAGE**  
27 OCTOBRE 14 HEURES  
www.3e-imperial.org

**MANŒUVRE 7 DOYON/DEMERS**  
Du 1er au 31 octobre, du mercredi au samedi de 10 à 12 heures et de 13 à 17 heures  
**VEUVES DE CHASSE - PETITS RÉCITS**  
206, RUE SAINT-JOSEPH, SAINT-RAYMOND  
www.doyondemers.org petitsrecits@doyondemers.org

**INFORMATIONS : (450) 372-7261**

**GALERIE BERNARD**

"FIGURATION II"  
6 artistes - peintres

Du samedi 20 octobre au samedi 17 novembre 2001

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770  
mardi au vendredi de 11 h à 18 h, jeudi jusqu'à 20 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous  
ÉVALUATION — EXPERTISE — SUCCESSION

**RENÉ DEROUIN**  
Fragments du territoire  
Œuvres récentes  
Jusqu'au 10 novembre

**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

**LE VIDE DE L'ESPACE EST UN PARADOXE**

Exposition collective de sculptures, peintures et installations de neuf artistes montréalais

**GILLES BISSONNET, PIERRE CRÉPÔ, NATHALIE DION, CLAUDE-PAUL GAUTHIER, DIANE GIGUIÈRE, MICHEL GUILBEAULT, CLAUDE LAMARCHE, ARMAND VAILLANCOURT ET FLORENT VEILLEUX.**

Jusqu'au 28 octobre 2001  
Entrée libre  
L'Espace Vide  
3207, rue Sainte-Catherine Est

Exposition présentée en collaboration avec la maison de la culture Maisonneuve

Renseignements : (514) 872-2200 ou (514) 220-5680  
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Votre Réseau des Maisons de la Culture  
20 ANS DE VIE CULTURELLE

EXPOSITION

**TABLEAUX EN TRANSPARENCE ET DESSINS**

de MARTINE CHARTRAND  
réalisatrice du film d'animation  
**ÂME NOIRE / BLACK SOUL**  
produit par F.O.N.F.

du 23 octobre au 25 novembre 2001

mardi, mercredi : 13 h à 19 h  
jeudi : 13 h à 18 h  
vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture Rosemont-Petite-Patrie  
6707, avenue de Lorimier (métro Beaulieu, autobus 18)

Renseignements : (514) 872-1730  
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Votre Réseau des Maisons de la Culture  
20 ANS DE VIE CULTURELLE

DE VISU  
ARTS VISUELS

# La pâleur du reflet

## LE POUVOIR DE LA RÉFLEXION

34 photographes canadiens  
(de Raymonde April à Bill Vazan)  
Galerie Liane et Danny Taran  
Centre Saidye Bronfman  
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine  
Jusqu'au 4 novembre

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

L'exposition se présente comme une étude quasi exhaustive sur un sujet riche et pratiquement inépuisable: le phénomène de la réflexion ou l'apparition d'un reflet dans l'image photographique. On hésite délibérément entre les termes «reflet» et «réflexion» car ce balancement illustre bien le caractère équivoque du sujet traité. Et c'est dans cette double articulation que réside tout l'intérêt de l'exposition. En effet, il est fortement question du pouvoir de la réflexion, pouvoir que la commissaire de l'exposition, Martha Langford, assimile à nos «propres croyances à propos de l'image». Mais il est fréquemment question aussi de la présence de simples reflets produits par une surface réfléchissante (on est dans «l'espace réservé au reflet», dont parle la commissaire dans l'éloquent texte du catalogue qui accompagne l'exposition).

La commissaire a choisi de déployer dans l'espace un enchevêtrement de différentes approches photographiques, et cela, sans se soumettre à de strictes délimitations historiques et à de contraignants découpages d'esthétiques photographiques. Cette souplesse convient au thème abordé, et cet agencement, tout en regards croisés, constitue l'un des nombreux mérites de l'exposition.

La première photographie a été prise par Ella Hart. Datant fort probablement du début du siècle dernier, elle montre un enfant agenouillé sur une commode qui tient entre ses mains un col rigide. Son reflet dans le miroir dévoile une mine désenchantée. L'image renvoie à une tradition de la peinture hollandaise voulant que le reflet répète à ce qui était déjà visible dans le tableau, mais sous un éclairage autre, dans une perspective modifiée.

C'est une œuvre de Laura Letinsky qui ferme ce cortège d'images réfléchies. On y voit à l'avant-plan gauche une femme nue, au dos fortement éclairé. Elle tient du bout des doigts une robe qu'elle ajuste à ses épaules. Son reflet apparaît sur le bord inférieur droit du miroir de la commode. Entre son corps et le reflet ravi de ce dernier, un homme nu gît sur un lit et regarde la scène comme s'il était anéanti par l'importance de ce banal geste quotidien. Entre cette ouverture empreinte de nostalgie et cette fermeture dépeignant un émouvant moment d'intimité se trouve un



SOURCE CENTRE SAIDYE BRONFMAN  
**Enfant regardant dans un miroir, de la photographe albertaine Ella Hart.**

foisonnement de propositions qui n'ont pas nécessairement tout le caractère d'évidence attendu.

### Art conceptuel

En terminant, on s'en voudrait de ne pas souligner la présence d'une photographie qui, mine de rien, synthétise une bonne partie de la thématique de l'ex-

position. Intitulée *Aesthetic Decision* (1979), d'Iain Baxter, cette photographie est un petit chef-d'œuvre d'art conceptuel. On y voit trois hommes attablés et buvant un verre. Un curieux brouillard nimbe leurs visages, comme s'ils étaient déjà sous l'emprise de vaporeuses cogitations. En y regardant de plus près, on se rend compte que la photographie a été renversée afin de confondre notre perception du réel redoublé. Comme dans bon nombre de ses œuvres, Baxter jette un regard lucide sur les fondements de la représentation qui reste d'une profonde acuité.

Il semble que l'œuvre de Baxter n'a pas toute la reconnaissance qu'elle mérite de ce côté-ci de l'océan. Avec des moyens souvent plus économiques que ceux utilisés par Michael Snow, par exemple, cet artiste vise à tout coup en plein centre de la cible. D'une justesse de logicien, l'œuvre de Baxter exige que l'on s'y attarde si on veut en saisir tous les ressorts.

Martha Langford termine l'essai de son catalogue d'exposition en affirmant que «la réflexion dans le reflet est la mise en image d'une ouverture d'esprit, un terrain fertile pour interroger, pour réinventer, des dispositions qui sont le propre de l'effervescence de notre espèce». Que peut-on ajouter à cela, sinon qu'une exposition de cette qualité fait ressortir un manque cruel, à savoir l'absence d'un espace permanent consacré à la réflexion sur l'image photographique, et non pas à l'animation, comme on s'appête à le faire ailleurs en ville?

## DESIGN

# Le relief du plat pays

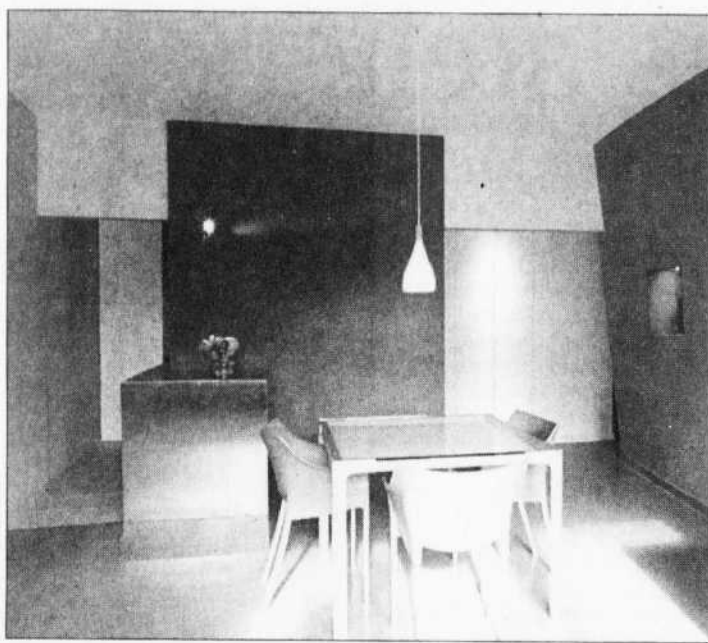
SYLVIE BERKOVICZ

Chaque automne depuis cinq ans, les conférences Ferdie offrent un ticket gratuit pour visiter le meilleur du design d'intérieur d'un pays. Une façon fort efficace, à travers trois conférenciers, d'en savoir un peu plus sur ce qui se passe dans le monde du design, une occasion unique de découvrir en images et en mots des lieux inaccessibles, des concepts ou des techniques nouvelles.

### La Belgique

Plat pays que celui qui a été chanté par Brel... petit pays situé au cœur de l'Europe, divisé en trois communautés culturelles: flamande, allemande et française, qui vit lui aussi un antagonisme au travers d'une frontière linguistique entre Flamands et Wallons.

Voilà en gros ce que l'on sait de la Belgique; les amateurs d'art ne manqueront pas, à raison, de rappeler les grands peintres qu'a donnés l'école flamande. Plus récemment, Magritte et Delvaux nous ont marqués de leurs images surréalistes. Marteen Van Severen, lui-même fils d'un peintre célèbre en son pays, est un homme plutôt complexe, secret ou timide, voire les trois à la fois. Impossible à définir, difficile à saisir... Il refuse le terme «minimaliste», avance qu'il serait plutôt maximaliste... Il est vrai que l'apparente simplicité de ses objets cache des trésors de technologie, de réflexion et de recherche. Pris au piège de son succès, il s'est résigné, il y a deux ans seulement, à faire fabriquer certains des modèles qu'il réservait jusqu'alors à l'expertise des artisans de son atelier. Il refuse même qu'on l'appelle des-



ARCHIVES LE DEVOIR  
**Un appartement de Soho conçu par Michel Boucquillon.**

igner, arguant que son travail n'est pas seulement de donner une forme aux choses mais de leur donner une vraie raison d'être, qui peut mener jusqu'à une quasi-dématérialisation.

Premier locuteur de cette série belge, Marteen Van Severen a fait clairement la démonstration que c'est en images plus qu'en mots que le travail du designer se comprend. À travers croquis, maquettes, photos d'atelier et mécanismes plus ou moins bricolés, son histoire se construit. Elle parle du corps humain, d'une chaise qui se déforme sous le poids de ce corps, elle parle de la résistance d'un matériau qu'on amène jusqu'à son point de rupture. Elle parle de l'envers des choses, aussi parfait que leur endroit, comme

ces tables impudiquement exposées au mur d'une galerie.

Son histoire croise aussi celle d'un grand architecte, Rem Koolhaas, le voisin néerlandais pour lequel Van Severen imagine du mobilier devenu lui-même architecture. Montrer un pont pour parler d'une table, c'est tout le talent de Van Severen, un talent qui a bien du mal à s'exprimer en entrevue devant les journalistes! Et lorsqu'il exprime son désir d'une table sans pieds, on comprend alors que ceci n'est pas une table... ceci n'est pas un designer!

### Minimalisme

Vincent Van Duysen est le se-

cond conférencier de cette série belge. Il a pris la parole le 15 octobre dernier. Architecte basé à Anvers, il a signé d'innombrables aménagements de boutiques, essentiellement de mode, non seulement en Belgique mais aussi à Londres (pour le grand magasin Selfridges), à Tokyo, à Paris et à Milan. Qualifié lui aussi de minimaliste, il joue sur les formes pleines, linéaires, la géométrie de l'espace et les contrastes des matériaux. Malgré l'apparente rigueur de son approche, Vincent Van Duysen admet ne proposer que des cadres de vie pour ses clients. Libre à eux d'y ajouter ensuite ce qu'ils peuvent, y compris des antiquités, et d'y exprimer librement leur personnalité. Il n'y a pas de dictature de l'espace, comme le suggèrent souvent les photos de magazines, qui présentent des espaces délibère-

ment dépouillés de tout ornement par les photographes.

Enfin, le dernier à prendre la parole sera Michel Boucquillon, le seul orateur francophone de cette série et certainement le plus latin des trois invités. Formé et établi à Bruxelles, Boucquillon est un architecte plus «institutionnel», responsable de projets de grande envergure comme la gare du Midi, une étude qui lui a valu de nombreux prix. Enfin, Michel Bouc-

quillon assure la fonction de coordinateur esthétique du Parlement européen; il est également l'auteur de l'hémicycle et de l'architecture du bâtiment.

Dernière conférence: Michel Boucquillon  
Lundi 5 novembre à 18h  
Les conférences Ferdie ont lieu à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal. L'entrée est libre.

EXPOSITION  
**DANIELLE LANTEIGNE**  
DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE

Visitez le site [www.total.net/~klinkhof/](http://www.total.net/~klinkhof/) pour voir l'exposition

"Fleurs dans le pré", 2001  
Acrylique sur toile 60" x 96"

**GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.**  
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL. (514) 288-7306

**LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL**  
présente

«Moose emerge», Charles Pachter, 2000.

**Du 29 septembre au 30 novembre 2001**

**CHARLES PACHTER**  
«Mythes et légendes»  
Commissaire: Paul Lussier

**SOFIE FÉKÉTÉ**  
«Faucheuse conditionneuse»

**«MOI MES SOULIERS»**  
**«TÊTE EN TÊTE»**  
Projets d'arts réalisés par les étudiants du secondaire du Séminaire de Chicoutimi  
Commissaire: Luc Gauthier

**23, rue Ambroise-Fafard (418) 435-3681**

LE CENTRE D'EXPOSITION EST SUBVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC.

**GALERIE DE BELLEFEUILLE**  
EXPOSITION  
**JACQUES PAYETTE**  
JUSQU'AU 25 OCTOBRE

1367 AVE. GREENE, WESTMOUNT  
TEL. 514 933 4406 FAX: 514 933 6553  
DU LUNDI AU SAMEDI: 10H - 18H  
[www.debellefeuille.com](http://www.debellefeuille.com)

ESPACE D'ART ET D'ESSAI CONTEMPORAINS

**Serge Murphy**  
Autels de fortune  
vernissage 20 octobre à 15 h  
L'exposition se poursuit jusqu'au 18 novembre

**Saison 2002-2003**  
Date de tombée pour présentation des dossiers  
27 octobre

**OCCURRENCE**  
460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 307  
Montréal H3B 1A7  
Info: Lili Michaud, directrice  
(514) 397 0236 Téléc.: (514) 397 8974

nouvelle activité à Pointe-à-Callière pour les 4 à 8 ans

**En octobre, c'est vendredi 13 tous les jours.**

Venez en famille aider Jack à retrouver sa lanterne à travers une épopée théâtrale où l'histoire de l'Halloween vous sera racontée avec quelques frissons en plus.

Les samedis et dimanches de midi à 16h00 - jusqu'à la fin octobre

Enfants (4 ou 5 ans): gratuit  
(6-12 ans): 3 \$  
Adulte: 9,50 \$  
Famille: 19 \$

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal  
250, place Royale  
Vieux-Montréal  
(514) 872-9150  
[musée-pointe-a-callière.qc.ca](http://musée-pointe-a-callière.qc.ca)

**PRIX FRANÇOIS-HOUDÉ**  
VILLE DE MONTRÉAL - CMAQ

La Ville de Montréal, en collaboration avec le Conseil des métiers d'art du Québec, a fondé le prix François-Houdé afin de promouvoir l'excellence de la nouvelle création montréalaise en métiers d'art et de favoriser la diffusion d'œuvres des jeunes artisans créateurs.

**Remise du prix François-Houdé et vernissage de l'exposition des œuvres des finalistes**

**Le mardi 23 octobre 2001 à 17 h 30**

**finalistes 2001**

Patrick Bureau	Julie Mineau
Stéphanie Lapierre	Laurent Craste
Renée Breault-Doucette	Natasha St-Michael
Marie-Ève Martin	Elyse De Lafontaine
Natasha Chamko	Cathy Strokowsky

**L'exposition se poursuit jusqu'au 18 novembre 2001. Ouvert tous les jours de 10 h à 18 h.**

**Galerie des métiers d'art du Québec**  
Marché Bonsecours  
350, rue Saint-Paul Est  
Montréal (Québec) H2Y 1H2  
Tél.: (514) 878-2787. Courriel: [cmaq@metiers-d-art.qc.ca](mailto:cmaq@metiers-d-art.qc.ca)  
Site internet: [www.metiers-d-art.qc.ca](http://www.metiers-d-art.qc.ca)

Ville de Montréal